This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

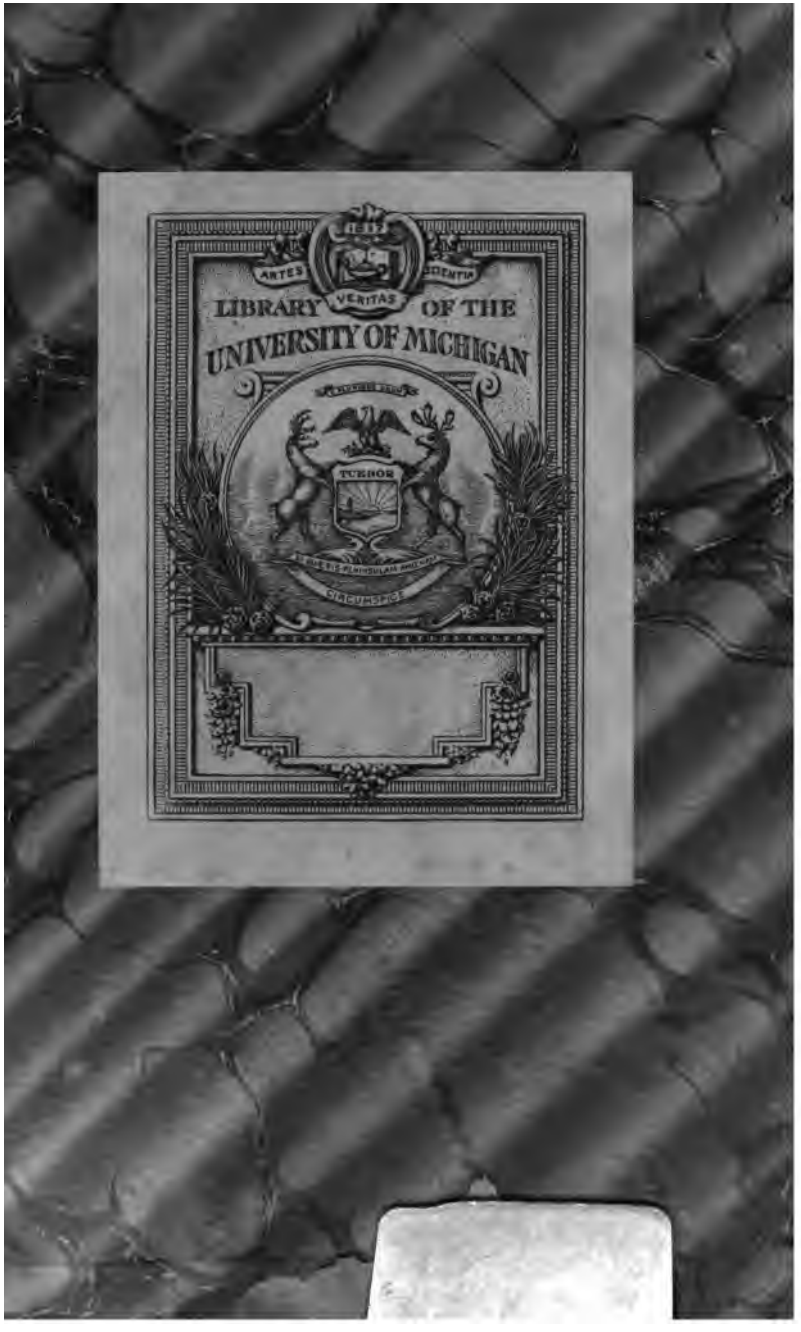
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BUHR A
a39015 01811743 5b


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

DU
720
.D36

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
DE PARIS

MON VOYAGE D'ENQUÊTE
EN
NOUVELLE-CALÉDONIE

Août-Septembre 1899

PAR
Ph. DELORD
PASTEUR-MISSIONNAIRE A MARÉ

PARIS
MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
102, boulevard Arago, 102
1901

Tous droits réservés

MON VOYAGE D'ENQUÈTE

EN NOUVELLE-CALÉDONIE

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
DE PARIS

MON VOYAGE D'ENQUÊTE
EN
NOUVELLE-CALÉDONIE

Août-Septembre 1899

PAR

Ph. DELORD
PASTEUR-MISSIONNAIRE A MARÉ

PARIS
MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
102, boulevard Arago, 102
1901

Tous droits réservés

MON VOYAGE D'ENQUÊTE

EN NOUVELLE-CALÉDONIE

CAHORS, IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE A. COUESLANT

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
DE PARIS

MON VOYAGE D'ENQUÊTE
EN
NOUVELLE-CALÉDONIE

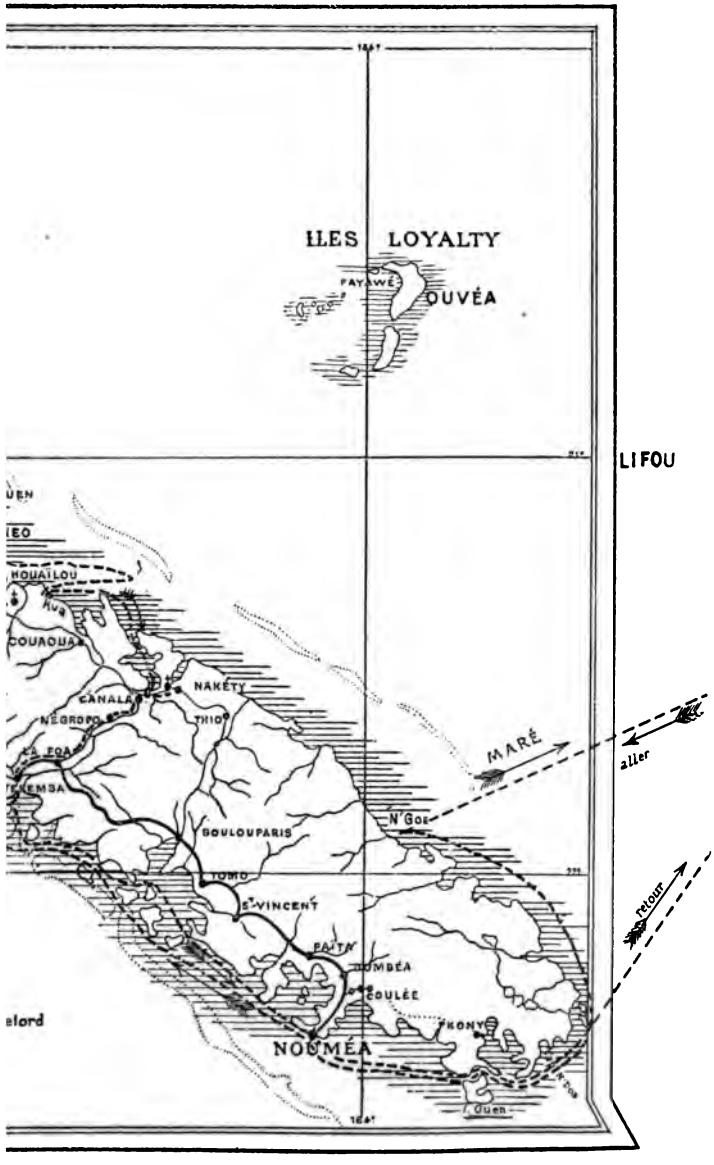
Août-Septembre 1899

PAR

Ph. DELORD
PASTEUR-MISSIONNAIRE A MARÉ

PARIS
MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
102, boulevard Arago, 102
1901

Tous droits réservés


ILES LOYALTY
FAYAWÉ
OUVÉA
LIFOU
HOUAILOU
COUAOUA
NAKÉTY
CANALA
NEGROPO
THIO
FOA
MARÉ
aller
N'Goi
BOULOUPARIS
TOMO
St VINCENT
PAITA
NOUMÉA
COULÉE
YKONY
retour
Ouen

Hen Lib
9-22-45

INTRODUCTION HISTORIQUE

Les pages qu'on va lire placent sur la conscience des protestants français un devoir urgent, celui d'envoyer un de leurs jeunes pasteurs comme missionnaire en Nouvelle-Calédonie.

Ce devoir n'est pas nouveau pour les lecteurs du *Journal des Missions*. Mais les notes de voyage de M. Ph. Delord le mettent en très vive lumière. Peut-être n'est-il pas inutile de les faire précéder de quelques renseignements géographiques et historiques, qui aideront à en mieux comprendre la portée.

La Nouvelle-Calédonie, la « France des Antipodes », comme on l'appelait récemment, s'étend, sur cent lieues de longueur et sur une largeur moyenne de 60 kilomètres, en travers du Pacifique, du Sud-Est au Nord-Ouest. Pour les indigè-

nes des îles qui en dépendent, c'est la *Grande Terre*, presque un petit continent.

A moins de 100 kilomètres au large, vers le Nord-Est, un archipel de médiocre importance,

orienté dans la même direction, barre la route au navigateur. Ce sont les Loyalty, îles constituées par de hauts rochers de calcaire madréporique, qui s'élèvent à une centaine de mètres, au plus, au-dessus du niveau de la mer. Au pied du rocher,

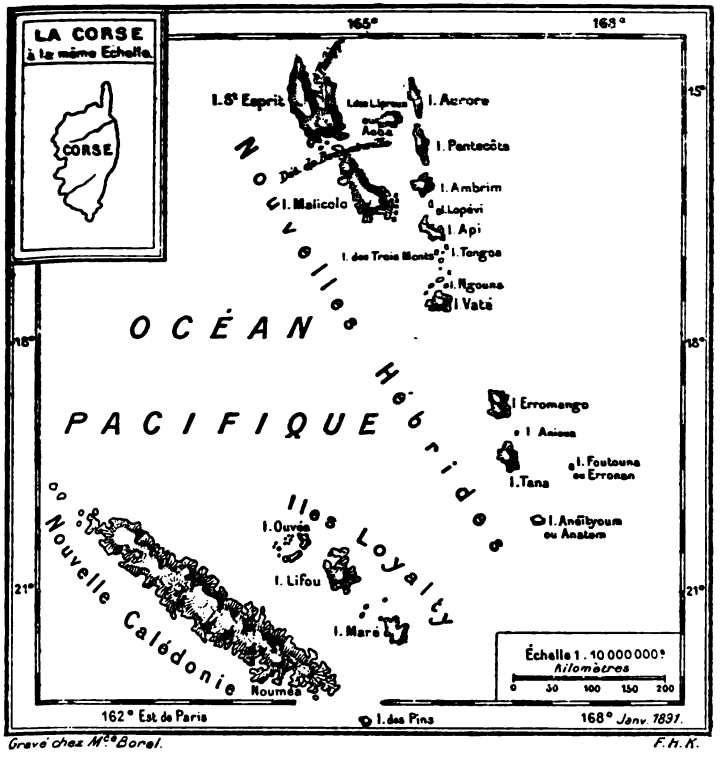
une étroite bande de terrain fertile forme le rivage. Des cocotiers y croissent et c'est là que se dressent les huttes des indigènes. Il faut retenir les noms de trois de ces îles, les seules qui aient quelque importance : Maré, Lifou et Ouvéa.

Poursuivons notre route, et, à 200 ou 300 kilomètres au delà des Loyalty, nous rencontrerons les îles les plus méridionales d'un nouvel archipel, beaucoup plus considérable que le précédent. Ce sont les Nouvelles-Hébrides : quatorze grandes îles, à peu près autant de petites et un grand nombre d'îlots, le tout formant une chaîne de près de mille kilomètres, toujours avec la même orientation générale. Les deux plus grandes de ces terres sont, vers le Nord-Ouest du groupe, l'île du Saint-Esprit et l'île Malicolo.

Cette région du globe était encore entièrement païenne, lorsque, en 1841, le *John Williams*, navire de la Société des Missions de Londres, débarqua à Maré deux missionnaires indigènes, originaires des Samoa. L'œuvre de ces pionniers de l'Evangile se développa lentement. Elle fut cependant assez bénie pour qu'en 1854, la Société de Londres jugeât nécessaire d'envoyer deux mis-

sionnaires à Maré, les révérends Creagh et J. Jones.

Telle fut l'origine de la mission des Loyalty.



Dès 1853, la France avait planté son drapeau sur le sol de la Nouvelle-Calédonie. L'acte de prise de possession mentionnait aussi les dépendances de cette île ; mais, de fait, plus de dix années s'écoulèrent avant que les autorités parussent songer aux Loyalty. Pendant ce temps, la Société de Londres y poursuivait son œuvre d'évangélisation et de civilisation. En 1859, l'île de Lifou était pourvue par elle d'un missionnaire, le révérend Macfarlane, auquel s'adjoignait bientôt après le révérend Sleigh ; peu après, Ouvéa avait son tour dans la personne du révérend Ella.

C'est seulement en 1864 que le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie vint à Maré, à bord d'un navire de guerre, affirma les droits de la France sur l'île et informa les missionnaires que ceux dont ils avaient usé jusque-là n'avaient pas d'autre valeur qu'une simple tolérance.

Deux mois après cette visite, un navire de guerre français débarquait à Maré deux missionnaires catholiques. Ce fut le départ de différends sans fin et de conflits dont nous n'avons pas à retracer ici la douloureuse histoire [1].

[1] Ces faits et ceux qui suivirent ont été résumés par M. A. Bœgner en trois articles parus dans le *Journal des Missions* de

A la fin de l'année 1883, le gouvernement de la colonie installe à Maré un pasteur français M. Cru, et, le 10 décembre 1887, le missionnaire J. Jones, l'un des civilisateurs de l'archipel des Loyalty, est expulsé. Son départ marque la fin de l'activité anglaise à Maré.

L'envoi de M. Cru dans cette île avait pour but, dans la pensée du gouvernement, de mettre un terme aux divisions politiques du pays, résultat des agissements des missionnaires catholiques, et de réconcilier la population indigène avec l'influence française. Cette mission échoua. Un nouveau schisme se greffa sur les anciennes querelles et M. Cru fut rappelé en 1890.

Le 25 mars 1891, le gouvernement notifiait à la Société des Missions la vacance du poste de Maré et exprimait le désir qu'elle y envoyât un de ses agents.

La Société suivait de très près les affaires des Loyalty, depuis qu'en janvier 1883, M. l'amiral Jauréguiberry, alors ministre de la marine, avait réclamé d'elle, par l'entremise du Consistoire ré-

février, mars et avril 1892, sous ce titre : *Maré, un nouveau champ de travail de la Société des Missions.*

formé de Paris, l'envoi d'un pasteur français à Maré. Mais la nomination directe de M. Cru par le gouvernement avait eu pour conséquence d'ajourner son intervention.

Elle se mit donc à la recherche d'un missionnaire pour les Loyalty. Cependant M. le pasteur Lengereau, aumônier à Nouméa, avait l'occasion d'intervenir, à la demande du gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, dans les affaires de Maré. Il fut assez heureux pour amener une détente dans les esprits. Ce résultat parut si satisfaisant que le gouverneur demanda à son fils, M. le pasteur Edmond Lengereau, d'accepter, à titre provisoire, le poste de Maré et d'y continuer l'œuvre de pacification commencée par son père.

M. Edm. Lengereau fut ainsi pasteur officiel à Maré. En même temps, la Société des Missions s'empressa de le reconnaître comme un de ses propres missionnaires.

En septembre 1893, M. Lengereau dut quitter son poste pour se rendre en France. Il se décida à y rester et accepta, en 1895, le poste de pasteur à Toulouse, qu'il occupe encore aujourd'hui. Avant même qu'il eût pris cette résolution, le gouvernement avait remplacé le pasteur officiel de Maré,

dans ses fonctions de directeur des écoles, par un instituteur de carrière. Il avait fait choix, pour ce poste, de M. Rousseau, ancien instituteur protestant et évangéliste en France. Celui-ci s'embarqua pour Maré, avec sa femme, le 3 octobre 1894.

La Société des Missions restait donc seule responsable des Eglises de Maré et libre de désigner le successeur de M. Lengereau, dont le ministère dévoué et courageux méritait la plus grande reconnaissance et laissait derrière lui les plus vifs regrets.

Malgré des appels souvent répétés, c'est seulement en 1897 que la Société put envoyer un missionnaire à Maré, dans la personne de M. Philadelphe Delord, pasteur de l'église libre de Marseille, qui prit congé du Comité, le 15 octobre, et s'embarqua à Marseille, avec madame Delord, leur enfant et une jeune aide chrétienne, le 5 décembre 1897. Il débarquait à Maré le 27 janvier 1898, après avoir passé quelques jours à Nouméa, chez M. Lengereau.

Dès ce premier séjour à Nouméa, M. Delord entendit parler de l'œuvre accomplie en Nouvelle-Calédonie par les *natas,* ou évangélistes indigènes, des Loyalty. C'est un sujet dont M. Lengereau

Panorama de Nouméa. Vue prise du presbytère protestant (côte gauche).

était depuis longtemps préoccupé. Il en avait souvent écrit au directeur de la Société des Missions. Deux mois auparavant, il était allé lui-même visiter une partie du champ de travail défriché par ces natas, sur la côte orientale de l'île. Il faut donc ici revenir en arrière, et, comme nous avons raconté les origines de la mission des Loyalty, rechercher celles de l'évangélisation de la Grande-Terre.

Ces origines sont d'ailleurs les mêmes. Vers 1840, le *John Williams* dépose quelques catéchistes polynésiens en Nouvelle-Calédonie et, pendant quelques années, les visite régulièrement. Mais ces premiers apôtres sont mis à mort par les farouches Canaques. Plus tard, ce sont des prêtres catholiques qu'un vaisseau de guerre français débarque à son tour, et qui préparent la prise de possession par la France, en 1853. Dès lors, la Nouvelle-Calédonie était fermée à tout missionnaire étranger à la France.

La prédication de l'Evangile devait cependant s'y continuer, très discrètement, dans quelques centres, grâce aux relations constantes de la Grande-Terre avec les îles Loyalty. Les indigènes de ces îles appartiennent à une race notablement

gouverneur, M. Feillet, — l'administration avait reconnu l'inanité des griefs articulés à l'instigation des prêtres de Rome, contre ceux qu'on s'obstine, pour les mieux compromettre, à désigner d'une appellation anglaise, les *teachers* des Loyalty. Et, bien loin de s'opposer à leur activité, elle l'avait, dans une certaine mesure, favorisée.

Ainsi, à la fin de l'année 1896, alors que M. Lengereau père, se trouvait parmi nous, en séjour de congé, deux Canaques de Houaïlou arrivent un jour à Nouméa. Ils se présentent à la maison du pasteur comme les délégués de 250 indigènes qui veulent être protestants. Ils ont, disent-ils, bâti deux temples ; ils ont prié pour avoir un missionnaire ; mais leurs amis leur ont dit qu'il ne suffisait peut-être pas de prier, qu'il fallait agir. Ils se sont alors rendus au chef-lieu pour communiquer leur désir au pasteur français. La famille de M. Lengereau, en l'absence de son chef, envoie ces deux délégués à l'administrateur en chef des affaires indigènes, M. Moriceau, qui les autorise à se rendre gratuitement, sur le *Ne-Oblie*, à Lifou, et leur donne une lettre de recommandation pour le missionnaire de cette île, M. Hadfield. Par cette lettre, l'administrateur prie le missionnaire d'en-

voyer, si possible, à Houaïlou un catéchiste sachant le français.

M. Lengereau, recevant en France la nouvelle de cette démarche, se hâte d'en informer la Société des Missions. « Que répondre à ce nouvel appel ? écrit-il, le 3 mars 1897, au directeur. Je sais vos difficultés en hommes et en argent et vos immenses besoins d'autre part. Mais, cependant, ne pourrait-on pas envoyer à ces pauvres gens quelques miettes, ne serait-ce qu'une seule? Il me semble que vous pourriez placer quelqu'un à Houaïlou, qui s'occuperait des indigènes et pourvoirait en même temps aux besoins religieux de nombre de colons protestants, disséminés dans cette partie de l'île surtout. »

La Société des Missions, qui, à cette époque, cherchait encore en vain un missionnaire pour Maré et qui voyait s'ouvrir devant elle le champ immense de Madagascar, n'avait pas d'ouvrier disponible pour Houaïlou.

Du moins les missionnaires des Loyalty purent-ils envoyer quelques natas sur la Grande-Terre et, quand M. Lengereau revint à Nouméa, à la fin de juillet 1897, il apprit avec joie que ces catéchistes étaient déjà à l'œuvre. Mais, en même temps, il

apprit aussi que les « bons pères » remuaient ciel et terre pour s'opposer à cette concurrence, la présentant comme une œuvre anglaise qui tendait à pousser les indigènes à la révolte contre les autorités françaises. D'odieuses dénonciations allaient jusqu'à parler d'un complot fomenté par les natas, et tendant au massacre des français catholiques par une des tribus évangélisées.

« En présence de cet état de choses, écrivait M. Lengereau, le 30 août 1897, il me semble que nous devons tout faire pour protéger nos coréligionnaires et ceux qui s'adressent à nous pour apprendre à connaître la vérité qui est selon la sainteté. De nouveau je viens donc vous dire : Envoyez quelqu'un pour prendre en main la cause de ces pauvres gens. Monsieur le gouverneur, qui prend intérêt à ces sympathiques populations, est persuadé que la présence d'un pasteur français ferait rentrer dans l'ombre ces misérables calomniateurs, ou, tout au moins, pourrait déjouer leurs ruses et leurs pièges diaboliques.

Cette lettre arriva à Paris comme M. Delord s'apprêtait à partir pour les Loyalty. Le mois suivant, nouveaux détails, plus encourageants encore, sur le travail des natas en Calédonie. Non seule-

ment l'appel des indigènes de Houaïlou et de Canala a été entendu des chrétiens de Lifou et d'Ouvéa, qui ont envoyé deux ou trois de leurs natas, mais encore les Eglises de Maré, émues à jalousie, sont entrées dans la même voie.

« Après avoir fait passer différentes provisions aux pauvres lépreux, leurs compatriotes, internés aux îles Bélep, les messagers des Eglises de Maré ont cherché à être utiles aux indigènes de la Grande Terre. Deux natas se sont établis dans la tribu de Koumac voilà plus d'un mois, — la lettre de M. Lengereau qui renferme ces détails est du 8 septembre 1897 — et six autres évangélistes, choisis parmi les natas de Maré, vont incessamment arriver à Nouméa, se rendant vers d'autres tribus. C'est donc, en tout, huit serviteurs de Dieu qui vont travailler à l'évangélisation des indigènes de la Nouvelle-Calédonie. Tout cela a été spontané et s'est décidé pendant que j'étais en France.

» Ces huit évangélistes sont ainsi répartis :

» Les natas *Ouède* et *Washitine*, à Koumac ;

» Le nata *Drap* et son aide, *Waïa*, à Voh;

» Le catéchiste *Waziarim*, à Koné ;

» Le nata *Jaihi*, à Ouaco ;

» Les natas *Sétine* et *Nidoïch*, à Gomen. »

La même année, l'un des directeurs de la Société de Londres, M. R. Wardlaw Thompson visitait, sur le *John Williams,* les stations de cette Société établies dans les mers du Sud. Il écrivait, au cours de cette tournée, au directeur de la Société de Paris, insistant sur la nécessité d'envoyer le plus tôt possible un missionnaire français à Maré, et exprimant ses préoccupations pour Ouvéa, où les intrigues des Maristes menaçaient l'œuvre des prédicateurs évangéliques. Puis il ajoutait ces lignes, qui furent publiées dans le *Journal des Missions*[1] :

« Mon cœur est plein de reconnaissance envers Dieu pour les bonnes nouvelles que j'ai reçues de l'œuvre de grâce commencée parmi les indigènes de la Nouvelle-Calédonie par des indigènes de Lifou et d'Ouvéa. Des chrétiens de ces îles ont été prêcher l'Evangile sur la Grande-Terre. Leurs amis, et particulièrement les Sociétés d'activité chrétienne récemment fondées, les ont aidés et leur travail a déjà eu des résultats. Mais il y faudrait la surintendance d'un missionnaire européen. Nous avons longtemps attendu et espéré ce

[1] Livraison d'octobre 1897, p. 609-610.

moment où les âmes semblent s'ouvrir à l'Evangile, et maintenant ce champ de travail, destiné par son étendue et son importance à être l'une des plus grandes et des plus intéressantes missions du Pacifique, doit nécessairement revenir à une Société française. La Nouvelle-Calédonie regarde à vous avec ardeur : les protestants français ne feront-ils rien pour elle? »

En attendant l'intervention d'un missionnaire blanc, les natas des Loyalty accomplissaient parmi les Canaques calédoniens une œuvre pour laquelle le terrain était préparé et se montra promptement fertile. M. Lengereau, qui avait dû assumer la responsabilité de leur travail vis-à-vis de l'administration, sentit le besoin d'aller lui-même se rendre compte des choses. En novembre 1897, il suspend son activité à Nouméa, confie à sa fille les soixante élèves de son école du dimanche et s'embarque pour Houaïlou, où il arrive après trois jours de navigation.

En route, il recueille déjà de précieux témoignages sur les résultats de l'évangélisation des Canaques. Le plus frappant de ces résultats, c'est le retour à la sobriété de populations jusque-là décimées par l'ivrognerie. « C'est miraculeux, » lui dit

un de ses compagnons de voyage, un ingénieur, catholique de naissance et libre-penseur de conviction qui connaît les indigènes depuis plus de quinze ans. En effet, à Houaïlou, un commerçant, habitant le pays depuis une trentaine d'années, répétait à notre frère : « Les Canaques n'achètent plus de rhum. » Et le commandant du poste militaire et de la gendarmerie déclarait que la prédication de l'Evangile avait amené dans ces tribus « un changement extraordinaire. »

A cette époque, outre les huit natas maréens déjà énumérés, et qui travaillaient sur la côte occidentale, huit autres natas de Lifou ou d'Ouvéa étaient à l'œuvre sur la côte orientale, dans les centres de Nakéty, Canala et Houaïlou. Ce sont exclusivement ceux-ci que visita M. Lengereau. A Houaïlou même, plus de quinze tribus avaient déjà adhéré au protestantisme. Plus de 250 enfants avaient été présentés au baptême par leurs parents et plus de 150 adultes avaient reçu ce sacrement sur leur demande personnelle.

Telle était donc la sitation lorsque M. Delord arriva aux Loyalty. Il y entendit souvent parler du travail des natas en Calédonie. Le premier rapport

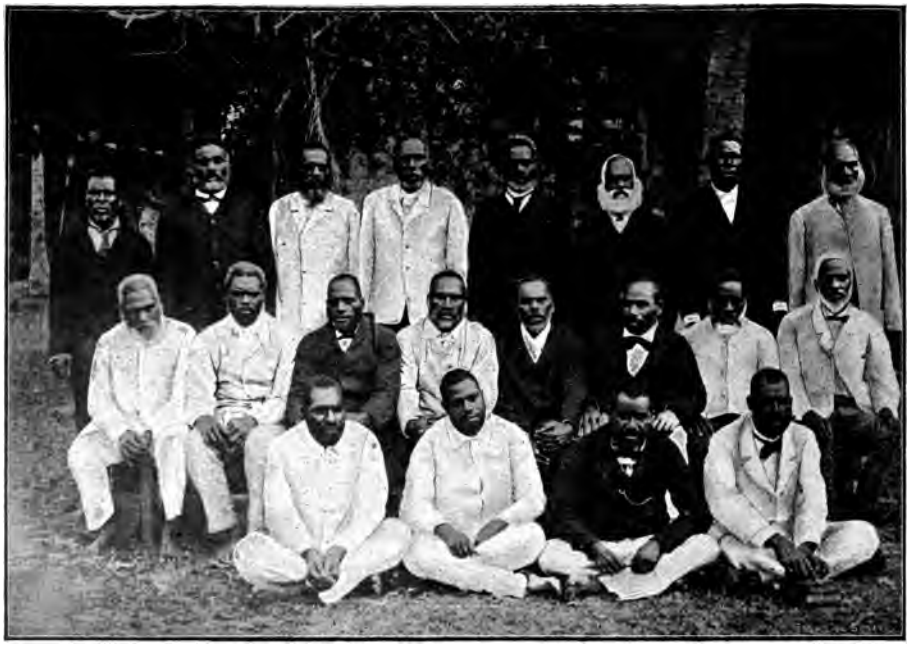
annuel qu'il adressa à la Société de Paris, le 5 janvier 1889 [1], faisait à cette question une place importante :

« Je veux maintenant, écrivait M. Delord, vous parler de ce qui a été mon cauchemar, de ce qui demeure devant moi comme un grand point d'interrogation : l'œuvre de misssion commencée en Nouvelle-Calédonie par les Eglises des Loyalty.

» Longtemps la porte a été fermée à toute évangélisation des Canaques de la Nouvelle-Calédonie : mauvais vouloir ou hostilité des autorités, état trouble des tribus indigènes, tout cela s'opposait à l'Evangile. Or, aujourd'hui, tout cela a disparu, et même le cri du Macédonien a retenti, plusieurs fois repete...

» Sans missionnaire, sans guide, sans conseiller, avec une foi enfantine, nos pauvres Eglises, si faibles déjà elles-mêmes, nos chères Eglises ont pris de leurs enfants — quelques jeunes [illegible] et les ont donnés. Et eux sont partis, sans bourse, sans traitement, les yeux fixés sur cette « Grande Terre », afin de « porter la re[illegible] » [illegible]dou, ils agissaient de même ; à Ouéa

[1] Le texte complet de ce rapport a été publié dans le *Journal des Missions* livraison d'avril 1889, p. 301-311.



Les Natas de Maré, en mai 1899

également. L'un prenait à droite, l'autre prenait à gauche; l'un s'occupait des enfants, un autre des adultes. Et maintenant, si je regarde une carte de la Calédonie, je les vois, ces pionniers de l'Evangile, former deux chaînes parallèles, qui marchent, gagnent du terrain : Maré sur la côte Ouest, Lifou et Ouvéa sur la côte Est.

» Cela prend le cœur; il y a là quelque chose de si saintement héroïque, de si grand dans sa simplicité qu'on se sent saisi de respect pour ces « pauvres Canaques » dans le cœur desquels l'Evangile produit de tels fruits. Quel reproche pour les chrétiens qui marchandent leur affection à la cause des missions! La France a envoyé à ces peuplades de l'alcool et des forçats; mais voici, vers la onzième heure, alors que, abrutis d'eau-de-vie et souillés par la luxure des libérés, ils allaient disparaître, leurs frères des Loyalty vont vers eux, portant la lumière de l'Evangile.

» Mais, vous le comprenez, le sacrifice de nos natas doit amener le sacrifice d'un missionnaire. Ils ne peuvent pas rester seuls. Ils le pourraient, au besoin, s'ils n'avaient pas l'hostilité du blanc, les tracasseries de tels ou tels fonctionnaires. Ils ont besoin d'un guide, ils ont besoin d'un avocat

défenseur. Et voilà pourquoi cette œuvre pèse sur mon cœur comme un cauchemar.

» Mais que puis-je faire d'ici ? Ecrire, c'est trop peu, c'est surtout très irrégulier; nous n'avons que de rares occasions pour l'envoi des lettres en Calédonie. J'avais voulu essayer d'une tournée d'inspection : il eût fallu trois mois et des frais considérables. Je n'ai pas osé. Et pourtant, on nous écrivait : « Envoyez des natas », et j'en ai envoyé encore. J'ai pris trois de mes meilleurs et je les ai expédiés au commencement de décembre. Prochainement encore, un autre doit partir.

» Les lettres de nos natas sont encourageantes pour la plupart; quelques-unes portent la note de la tristesse ; leur ministère est entravé par l'hostilité de tel ou tel colon, ami des ténèbres. »

Dans une lettre jointe à son rapport et publiée également dans le *Journal des Missions* [1], M. Delord revient sur la question du missionnaire indispensable pour la Nouvelle-Calédonie :

« Pensez à notre pauvre isolée, à la grande abandonnée : à la Nouvelle-Calédonie. Souvenez-

[1] Même livraison, p. 311-318, sous ce titre : *Scènes et tableaux de la vie maréenne.*

vous que c'est la dernière heure. Les Canaques étaient 100,000 ; ils ne sont plus que 25,000. Des chrétiens indigènes se sont déjà donnés pour eux : 25 natas et catéchistes des Loyalty travaillent maintenant au milieu d'eux ; mais quel est celui qui marchera à leur tête ?

« Ici, il arrive parfois que, caché sous l'apathie indigène, un désir germe et grandit dans le cœur d'un homme. Cet homme reste calme, indifférent en apparence ; il garde son secret ; les émotions intimes ne plissent ni ses lèvres, ni son front. Mais, un jour, il se lève et *dit sa volonté*. Pour nos indigènes, « dire sa volonté » c'est toujours se consacrer publiquement à Dieu, en vue d'un travail pour l'Eglise.

« Et pour la Calédonie, qui « dira sa volonté ? » Oh ! que Dieu donne l'homme et que celui-ci se donne ! Ici encore, si l'homme vient de Dieu, les ressources se trouveront aussi ».

Cette lettre a un post-scriptum, qu'il faut relire :

Maré, 8 janvier.

« Voici le résumé d'une lettre que je reçois à l'instant. Elle est écrite par le nata Drap, de Voh, côte Ouest de la Nouvelle-Calédonie.

« Les natas et catéchistes de la côte Ouest se sont réunis à Koné en Conférence, le 24 décembre.

« 1° Rapports et entretiens sur leurs œuvres et les résultats ;

« 2° Décidé la construction de deux temples, l'un à Koné, l'autre à Voh ;

« 3° Décidé d'avancer, en pleine brousse, à la recherche de nouvelles tribus ;

« 4° Demande d'un missionnaire à la Société de Paris ;

« 5° Création d'une caisse commune entre les natas pour centraliser tous les dons reçus et pourvoir aux dépenses ;

« 6° Question étudiée : quelques tribus reçoivent l'Evangile, écoutent la parole des natas ; mais beaucoup d'indigènes manquent totalement de vêtements : que faire ? Une femme de nata a déchiré sa robe et en a fait des « manous » pour eux. Transmettre aux Eglises des Loyalty ce fait, afin qu'il y soit pourvu ;

« 7° Demandé quelques Bibles en maréen, quelques brochures et des Bibles en français.

« Fait intéressant : ils étaient réunis à Koné au moment de la grande fête de la tribu, aux jours du « pilou-pilou ». Mais voici qu'on leur a donné la

présidence, et la fête a changé de caractère. Les indigènes aussitôt ont pris des vêtements, les chants religieux ont remplacé les folies d'autrefois. Les natas ajoutent, dans leur ravissement : C'était comme notre « May » de Maré.

« Mais la note triste reparaît : l'hostilité de quelques blancs, sourde au début, se manifeste plus ouvertement. On dit aux Canaques : « Ne recevez pas leur religion ; ils sont Canaques comme vous. Leur religion ne vaut rien : c'est la religion des blancs qui est la bonne ». Puis l'alcool ruine ce peuple. C'est le dieu de la plupart des membres de la tribu.

« Le terrain est dur, extrêmement dur. Mais, heureux de ces quelques jours passés ensemble, les natas et catéchistes repartaient, le 27, pour leurs divers champs de travail.

« Telle est la lettre reçue aujourd'hui. Elle m'a ému par son réalisme, comme un instantané photographique.

« Braves gens, luttant simplement pour l'Evangile, sans préoccupation d'intérêt ou de vanité personnelle ! Oh ! quand recevront-ils leur missionnaire ? »

La Société des Missions, bien qu'écrasée à cette

époque par des charges diverses et privée de la présence de son directeur, qui se trouvait malade au sud de l'Afrique, n'hésita pas à placer sur la conscience des chrétiens de France ce nouvel appel :

« Voilà, disions-nous aux lecteurs du *Journal des Missions* [1], voilà une terre française où vivent 25,000 païens. Des portes nous y sont ouvertes ; la voie est frayée par le travail humble mais déjà béni des natas des Loyalty. On nous appelle, on nous attend. Quelle que soit la dépense totale, les indigènes, qui sont pauvres, mais zélés pour l'évangélisation, en supporteront un peu plus de la moitié. Pouvons-nous nous dérober ? L'apôtre de la Nouvelle-Calédonie ne se lèvera-t-il pas parmi nous ? Et alors le Comité ne devra-t-il pas l'envoyer ? »

On a pu remarquer ces lignes du rapport de M. Delord : « J'avais voulu essayer une tournée d'inspection : il eût fallu trois mois et des frais considérables. Je n'ai pas osé ». Le Comité, n'ayant personne à envoyer de France, et ne voulant pas d'ailleurs s'engager à la légère dans une œuvre nouvelle, crut devoir encourager le missionnaire

[1] Même livraison, *Que fera la Société des Missions ?*, p. 319-321.

de Maré à exécuter le dessein dont il avouait avoir eu lui-même la pensée. Dans sa séance du 8 mai 1899, il prit la résolution suivante :

« Quant à l'envoi d'un missionnaire en Nouvelle-Calédonie, le Comité, considérant qu'il s'agit d'une nouvelle mission à fonder, estime qu'il y a lieu de faire une enquête sur les conditions exactes dans lesquelles pourrait être établie cette mission, et décide que M. Delord sera chargé d'aller passer quelques semaines sur les lieux et de lui présenter un rapport à ce sujet. »

Nous écrivîmes donc, le 20 mai, à M. Delord :

« Ne pourriez-vous pas aller vous-même passer un mois ou deux en Nouvelle-Calédonie, voir l'œuvre des natas et rédiger un rapport dans lequel vous feriez ressortir les caractères de cette œuvre, ses besoins, en indiquant où le missionnaire pourrait résider, en quoi consisterait au juste son activité ? Le Comité dans sa dernière séance, a exprimé l'avis que vous devriez vous rendre ainsi sur les lieux, pour un voyage d'études et de préparation. Il nous semble à tous que ce serait excellent... Nous vous donnons toute liberté de choisir le moment, mais nous vous demandons de mettre, à moins d'impossibilité absolue, ce projet

à exécution. Et que Dieu bénisse votre voyage ! »

Cette lettre arrive en juillet à Maré, M. Delord ne perd pas de temps : il prépare son expédition et, dès le 10 août, il quitte son presbytère de Rô. Le volume qu'on va lire renferme, jour par jour, ses notes de voyage, à partir de cette date.

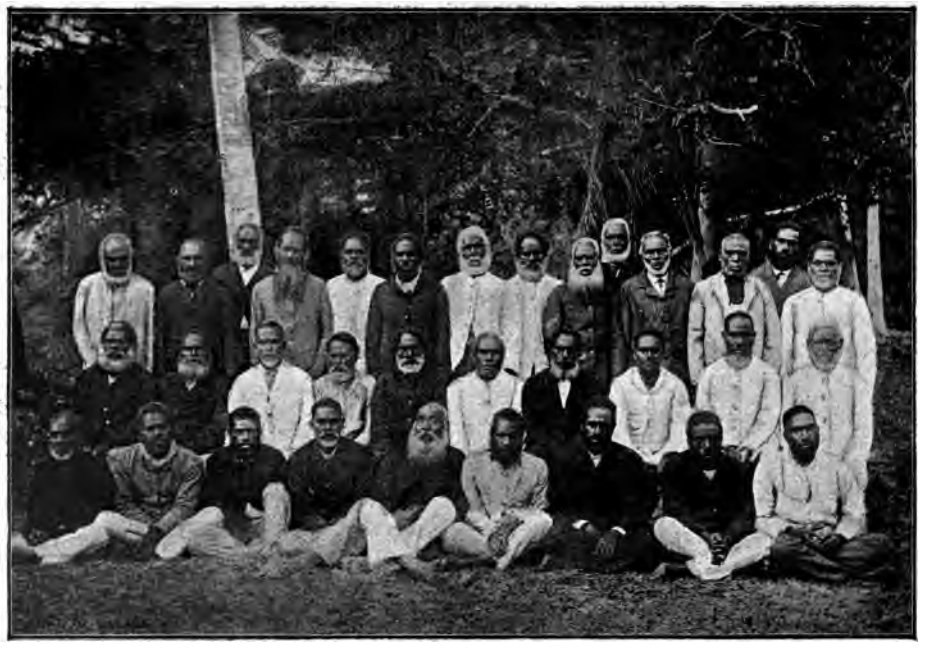
L'empressement que le missionnaire des Loyalty mit à se rendre sur la Grande-Terre ne prouve pas seulement sa déférence pour les désirs du Comité. Il montre aussi l'intérêt puissant que lui inspirait d'avance l'œuvre qu'il était appelé à inspecter.

Presque toutes ses lettres en faisaient mention. Citons encore ces lignes d'une lettre du 8 mars 1899, publiée dans le *Journal des Missions* du mois de juin [1] :

« Dois-je vous dire combien est urgent l'envoi d'un missionnaire en Nouvelle-Calédonie ? J'ai là sous la main les dernières nouvelles de cette œuvre, plusieurs lettres de natas.

« L'un d'eux vient de perdre, en une semaine, et sa femme et son fils unique. Pauvre jeune nata ! Je lui ai écrit : « Viens passer quelques temps

[1] P. 514.



Les diacres de Maré, en mai 1899.

parmi nous, tu te reposeras et nous essairons de te consoler. »

« Un autre m'écrit : « Nos vêtements sont usés ; que faire ! Devons-nous revenir ? Qui prendra soin de nous ? »

« Un autre, enfin, m'écrit que quatre petites tribus à l'Ouest et une à l'Est réclament des natas. Un chef a même fait construire par avance et la case du futur catéchiste et le temple.

« D'autres traits seraient à citer, qui, tous, ont la même signification et sont des appels pressants. Nous ne pouvons que les déposer sur le cœur de nos frères et puis en appeler à Dieu. C'est ce que nous faisons dans notre faiblesse... »

A plus forte raison, après le voyage qui lui prit si fortement le cœur, M. Delord devait-il revenir souvent sur un sujet dont il nous dit lui-même, dans une de ses lettres, qu'il en a fait son *delenda Carthago*.

Ainsi, le 8 décembre 1899, tout en exprimant sa joie pour la prochaine arrivée d'un collaborateur, M. Koulinski, désigné pour établir une école industrielle à Netché, M. Delord ajoute :

« Et maintenant... pour la Nouvelle-Calédonie ! Oh ! que Dieu le suscite bientôt, celui que l'on

attend avec une si légitime impatience ! Le temps presse, le temps passe et l'œuvre est urgente. »

A cette date, on venait d'apprendre à Maré la mort d'Elisabeth, la femme du nata Drap, celle-là même que notre missionnaire avait trouvé, en août, si amaigrie, et qui lui avait dit, le regardant de ses yeux où brillait la fièvre : « Missi, je n'ai pas peur de mourir. »

En février 1900, nouvel appel de notre frère : « Personne ne s'est encore offert ? Oh ! persévérons à prier pour cela. Dieu ne nous a-t-il pas exaucés pour Maré ? Il le fera pour la Nouvelle-Calédonie. »

Enfin, le 8 juillet dernier : « Je ne veux pas cesser de demander et d'appeler. Il faudra bien qu'on réponde. A quand la décision ? A quand la joyeuse nouvelle ? : « Un missionnaire s'est levé pour la Nouvelle-Calédonie, il vient !... »

« Où es-tu, toi que Dieu appelle ? Pourquoi tardes-tu ? Pourquoi faut-il encore remettre *à demain* le travail du Seigneur ?

« En toute conscience, après réflexion sous le regard de Dieu, si quelqu'un ne vient pas cette année, je laisserai mes Eglises — mes bien-aimées et bien chétives Eglises de Maré — et j'irai chercher les brebis perdues sur la Grande-Terre. »

Tous ces appels, le *Journal des Missions*, de mois en mois, les a reproduits. Mais, puisqu'ils semblaient rester sans écho, nous n'avions qu'à encourager M. Delord à suivre son dessein et à retourner en Calédonie pour une seconde tournée d'inspection. Les lettres dans lesquelles nous lui donnions ce conseil croisaient en mer celle qu'il nous écrivait, de son côté, le 17 juillet, pour nous annoncer que sa résolution était prise. En voici quelques lignes :

« Ma préoccupation est toujours l'œuvre de la Grande Terre. Que faire? Oh! que faire?

« Vous ai-je dit que l'un de mes natas vient de mourir, là-bas, sur la côte Est, le brave Jakobo, de Néchakoïa!

« Vous ai-je dit que quatre à cinq tribus nouvelles réclament encore des natas, du côté de Ponérihouen? L'une même, à ce que l'on dit, construit un temple en pierre... C'est bien un peu mettre la charrue avant les bœufs, puisqu'ils n'ont pas de nata et n'en auront sans doute pas de longtemps!

« Si aucun obstacle ne s'oppose à mes projets, je pense me rendre à Houaïlou fin septembre ou octobre. Je rayonnerai de là sur les tribus envi-

ronnantes et réunirai pour une conférence générale tous les natas, une semaine ou deux.

« Oh ! dites bien autour de vous la nécessité de faire cette œuvre. Pourquoi en parle-t-on si peu ? Comment se fait-il que personne ne se lève ? Cela reste un problème pour moi. Car enfin, si Dieu donne l'œuvre, le champ, c'est bien que, dans sa pensée, il y a les missionnaires, les ouvriers. Et alors que font-ils ?

» Mais peut-être que je m'impatiente. Oui, je ne sais pas « attendre en repos la délivrance de l'Eternel. » Qu'il me donne plus de foi, une foi persévérante et joyeuse ! »

Et maintenant, ne semble-t-il pas que la foi de notre frère, que l'attente des natas et des chrétiens de la Nouvelle-Calédonie ont été mises à une assez longue épreuve ?

Chers lecteurs, qui allez parcourir ce pays, et visiter avec M. Delord, l'une après l'autre, ces misérables agglomérations de Canaques, chez qui la grande lumière a commencé à resplendir, vous vous joindrez à nous pour demander à Dieu de susciter sans retard le missionnaire tant désiré !

Ils sont encore là-bas, sur cette terre française,

25,000 environ, enfants déchus du Père, voués à une disparition plus ou moins rapide, car ils étaient 100,000 il y a quelques années, et ils diminuent graduellement. Nous seuls, chrétiens évangéliques de France, pouvons les arrêter sur la pente fatale où les conduit leur ignorance, leur ivrognerie, leur bestialité.

L'œuvre accomplie par les natas est la preuve manifeste de l'action salutaire que l'Evangile peut avoir sur eux. Mais cette œuvre réclame un chef. Pour la défendre contre les calomnies des adversaires et contre les causes de faiblesse qu'elle porte en elle-même, il faut, de toute nécessité, l'intervention de l'un de nous. Où est-il, demandons-nous avec M. Delord, celui que Dieu a désigné ?

Puisse la lecture de ce petit livre le décider à se lever et à nous dire : « Me voici, envoie-moi. »

JEAN BIANQUIS,

Secrétaire-Général de la Société des Missions.

Les élèves-natas de Maré, en mai 1899.

I

LE DÉPART

10 Août 1899.

Il faut partir. L'un de nos élèves-natas[1] vient, à bride abattue, m'annoncer ce qu'il a appris le long du chemin, c'est que le bateau était arrivé ce matin à Tadine[2]. Or il est déjà 5 heures de l'après-midi et je n'attendais le *Ne-Oblie*[3] que dans deux jours.

En hâte, je rassemble effets et paperasses et me voilà en selle. Adieu, ou plutôt *à Dieu*, car c'est à Lui que je vous confie, vous, mes chers enfants, mes petits trésors ici — *à*

[1] Nata, signifie évangéliste indigène.

[2] *Tadine* ou *Tadinou*, au Sud-Ouest de l'île de Maré, est la résidence du délégué de l'Administration. C'est là que touche le vapeur qui fait mensuellement le voyage des Loyalty.

[3] Vapeur ayant son port d'attache à Nouméa et faisant le service des Loyalty.

Dieu, à toi aussi sur qui va retomber tout le travail de la station missionnaire et parfois certaines décisions urgentes.

L'Ile de Maré.

Me voici déjà loin, il faut que je me hâte, la nuit tombe : le bateau attendra-t-il[1] ? Tadine est à 22 kilomètres.

Jewine, l'un de mes élèves-natas est allé le premier, portant les bagages. J'atteins Hnawayatché, Padawa, et enfin Netché — et me voici chez nos chers amis, les Rousseau.

Leur maison fait mal à voir, avec toutes ces caisses qui parlent de prochain départ[2]. Les reverrai-je à mon retour? c'est peu probable. Et nos derniers entretiens sont mélancoliques. Ce temps passé ensemble — mêmes joies spirituelles et mêmes tristesses, comme aussi mêmes ambitions pour ce peuple de Maré que nous aimions tous deux, — n'est-ce pas assez pour unir ?

[1] Pour nous (Rô, se trouve au Nord de l'île), il est très difficile de prendre ce vapeur, car il passe à des dates très irrégulières et parfois ne s'arrête que peu d'heures.

[2] Depuis lors, en octobre, ils sont partis pour Lifou. Ils vont créer à *Wé*, sur la côte Est une école normale indigène, pour la formation de moniteurs, que l'on dispersera ensuite, selon les besoins, pour les écoles des Loyalty et même en Nouvelle-Calédonie.

Il est 10 heures lorsque j'arrive à Tadine. Le porteur de bagages m'a retardé; d'ailleurs la nuit est très sombre et, sur le sentier étroit, il faut choisir presque chacun de ses pas.

Mais qu'est-ce que j'entends ?

Un bruit de chaîne. Le bateau lève l'ancre. Je hèle, je crie à tue-tête : m'entendra-t-on ? Nous allumons un grand feu pour attirer les regards... Enfin, on nous a aperçus et entendus, voici la chaloupe qui s'approche.

Je prends congé de mon cher Jewine — un brave et intelligent, celui-là [1], — et je saute dans la chaloupe..

En effet, le bateau allait partir. Encore quelques minutes et mon voyage eût été retardé d'un mois.

Me voici à bord. Le *Ne-Oblie* lève l'ancre. Maré disparaît dans la nuit; mon cœur se

[1] Jewine, élève nata, a déjà souffert pour sa vocation, puisque, pour une faute légère, il fut envoyé en exil à l'Ile des Pins. Et certes la faute ne était pas très grave, car il travaillait à ses études... d'un nata, d'un humble nata — qui y fut envoyé, lui languit 6 ans.

serre. O Dieu, garde cette œuvre qui est la tienne, ces Eglises, ces « natas » !

La mer est calme. J'entre à la salle à manger, qui sert aussi de dortoir.

Pour passagers : un douanier, trois « sœurs » de Lifou, Ouvéa et Maré, et tout un contingent de « petites filles de Marie[1] ».

Les couchettes sont dissimulées derrière des rideaux. Je me couche et dors d'un bon somme.

N'Goé *11 Août.*

Voici la côte calédonienne qui apparaît. Les montagnes se dressent formidables : au loin, le Humboldt (1650 mèt.) Voici la passe du « Solitaire », que garde le récif de ce nom. A droite et à gauche, la mer « brise » sur des récifs que l'on n'aperçoit pas. Il faut une attention de tous les instants et une grande habitude de ces parages pour pouvoir naviguer dans ces passes, parfois très étroites.

[1] « Petites filles de Marie » — c'est-à-dire sœurs indigènes, avec le costume, la coiffe en moins.

Il est 10 heures lorsque j'arrive à Tadine. Le porteur de bagages m'a retardé ; d'ailleurs la nuit est très sombre et, sur le sentier étroit, il faut choisir presque chacun de ses pas.

Mais qu'est-ce que j'entends ?

Un bruit de chaîne. Le bateau lève l'ancre. Je hêle, je crie à tue-tête : m'entendra-t-on ? Nous allumons un grand feu pour attirer les regards... Enfin, on nous a aperçus et entendus ; voici la chaloupe qui s'approche.

Je prends congé de mon cher Jewine — un brave et intelligent, celui-là [1], — et je saute dans la chaloupe..

En effet, le bateau allait partir. Encore quelques minutes et mon voyage eût été retardé d'un mois.

Me voici à bord. Le *Ne-Oblie* lève l'ancre. Maré disparaît dans la nuit ; mon cœur se

[1] Jewine, élève-nata, a déjà souffert pour sa vocation, puisque, pour cette raison, il fut envoyé en exil à l'Ile des Pins. Et certes son crime n'était pas très grave, car il travaillait à ses études auprès d'un nata, d'un humble nata — qui y fut envoyé, lui aussi, et y languit 5 ans.

serre. O Dieu, garde cette œuvre qui est la tienne, ces Eglises, ces « natas » !

La mer est calme. J'entre à la salle à manger, qui sert aussi de dortoir.

Pour passagers : un douanier, trois « sœurs » de Lifou, Ouvéa et Maré, et tout un contingent de « petites filles de Marie[1] ».

Les couchettes sont dissimulées derrière des rideaux. Je me couche et dors d'un bon somme.

N'Goé *11 Août.*

Voici la côte calédonienne qui apparaît. Les montagnes se dressent formidables : au loin, le Humboldt (1650 mèt.) Voici la passe du « Solitaire », que garde le récif de ce nom. A droite et à gauche, la mer « brise » sur des récifs que l'on n'aperçoit pas. Il faut une attention de tous les instants et une grande habitude de ces parages pour pouvoir naviguer dans ces passes, parfois très étroites.

[1] « Petites filles de Marie » — c'est-à-dire sœurs indigènes, avec le costume, la coiffe en moins.

Il est 10 heures. Voici *N'Goé*. Une pauvre station de mines : quelques cases, deux ou trois maisons en planches, et, sur la berge, des chalands, remplis de sacs de minerai.

Et un jour va se passer là, à l'ancre. Temps monotone, au milieu des bruits du treuil et des cris des indigènes qui embarquent des sacs. Nous en avons embarqué 2.000, de ces sacs remplis de minerai de nickel, couleur d'argile jaune sale.

Les « sœurs » vont à la recherche de coquillages sur les récifs. Je mets en ordre mes notes rassemblées en hâte au moment du départ.

Au repas, grande discussion sur « l'Affaire ». Le capitaine S... est un fervent de la revision. Les « sœurs » écoutent, et, pour la première fois sans doute, en entendent aussi long !

12 Août.

La nuit s'est passée à l'ancre, dans la baie tranquille. Nous partons au petit jour. La

mer est belle mais se gâtera sans doute à l'approche de la Havannah, à l'extrémité sud-est de la Calédonie. C'est une mauvaise passe, où il y a toujours du courant.

Nous mettons les voiles et c'est à 8 ou 9 nœuds que nous filons maintenant.

Voici la passe : le courant est très fort. Le temps se gâte tout à fait. Il ne m'est plus possible de descendre à la salle à manger. Je reste sur la passerelle.

Voici maintenant, sur un sommet escarpé, la maison du télégraphe optique qui correspond avec l'île des Pins, lorsque le temps est clair, et avec Nouméa par un fil télégraphique.

Voici la baie du Prony, la baie du Sud, le village de l'Administration pénitentiaire [1], le canal de Wood, l'île Ouen. Mais comme tout cela paraît désolé ! Pas de culture. Les montagnes descendent abruptes et ravinées jusqu'au bord de la mer ! A peine, çà et là, un

[1] L'Administration pénitentiaire a un établissement à la baie du Prony, pour l'exploitation de 2 grandes forêts.

bouquet de cocotiers qui fait tache verte sur ce terrain rouge.

Enfin, voici la côte Sud — mais c'est toujours le même aspect.

Dans le lointain, *Saint-Louis* et la *Conception*, les deux plus importants établissements de la mission catholique en Nouvelle-Calédonie, à 10 et 16 kilomètres seulement de Nouméa. Là se trouvent deux petites tribus indigènes — les seules, ou à peu près, de toute la partie méridionale de l'île.

Mais voici les feux de Nouméa et, au large, le feu de l'île Amédée. Il est 8 heures du soir. Nous arrivons. Il pleut à torrents. Je me rends aussitôt chez le pasteur Lengereau.

Panorama de Nouméa. Vue prise du presbytère protestant (côté droit).

II

A NOUMÉA

Nouméa *13 — 15 Août.*

Nouméa, la ville coloniale, mélange assez triste de toutes sortes d'écumes, libérés, relégués, matelots, Canaques, Néo-Hébridais, Chinois, etc. Mais la ville s'embellit tous les jours et l'on est à la veille de grands travaux. De meilleures constructions remplacent les « boîtes à sardines » et les « touques à pétrole. »

Je dois une mention spéciale à ce qui demeurera comme un monument de la persévérante et habile ténacité de M. le pasteur Lengereau, je veux parler du temple protes-

tant et du presbytère, deux très jolies constructions dominant la ville et s'imposant à l'attention par un goût et un fini remarquables.

Malgré tout, la ville reste triste; mais c'est plutôt, je pense, l'effet d'une impression toute personnelle, venant du fait que je sais qu'il y a là un afflux de misère morale[1].

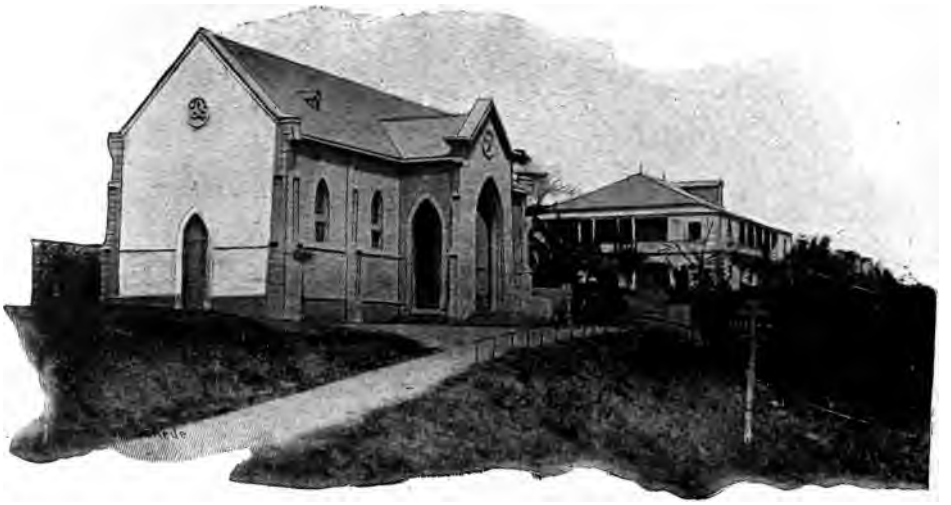
C'est aujourd'hui dimanche, une journée radieuse. C'est la bonne saison, la chaleur est tempérée et les pluies sont rares.

Peu d'auditeurs au temple[2], dans ce beau temple aux sculptures si harmonieuses et si fines.

A 2 heures se réunissent les indigènes des Loyalty. Le nata Sétine préside ce culte en langue de Maré. Mais, dans l'auditoire, se trouvent aussi des gens d'Ouvéa, de Lifou.

[1] La population pénale, pour toute la colonie, est d'environ 11.000.

[2] Culte à 9 heures; école du dimanche à 8 heures; culte indigène à 2 heures, lorsqu'un nata est de passage.



Temple de Nouméa.

Quelques femmes. Hélas, la honte me monte au front. Elles sont de Maré et je n'ignore pas leur triste métier, leur vie de débauche. J'aimerais mieux, me semble-t-il, ne pas les voir là, à ce culte, avec leur toilette recherchée et voyante. Près de 200 auditeurs ; presque tous des employés. Quelques-uns sont de passage, venus à Nouméa pour la vente de leurs produits : maïs, coprah, choux, bananes.

Je dis aussi quelques mots après le discours du nata. On parle d'une collecte pour la mission en Nouvelle-Calédonie. Ils apporteront mardi, à midi, leurs offrandes [1].

Mes journées du lundi et du mardi se passent en courses pour achats et visites.

[1] Le résultat de cette collecte a été de 51 fr. 95 et plusieurs dons en nature : vêtements, savon, etc.

III

EN ROUTE VERS LA COTE OUEST

16 Août.

Enfin voici le vrai départ. Il est 7 heures. Je m'embarque sur le « Saint-Pierre », assez grand et joli navire, l'un des deux « tours de côte » qui font le service régulier pour voyageurs et marchandises.

Nombreux passagers. Presque tous cependant descendront ce soir à Bourail, où vont avoir lieu des courses de chevaux.

Sur le pont, huit musiciens de l'Administration pénitentiaire jouent quelques morceaux. Leur visage pâle et rasé semble une énigme. Je les regarde longtemps : qu'est-ce

qui se cache dans ce passé qu'ils expient, quel est le mystère de leur vie perdue[1] ?

Nous naviguons longtemps à l'abri des récifs ; la mer est calme, quoique la brise reste fraîche. Mais là-bas, la grande ligne blanche, marquant l'écume des vagues sur les récifs, indique que la mer est forte.

La vue que l'on a sur le rivage est plus agréable maintenant. Ce sont des collines à pente douce ; çà et là, quelques maisons d'habitation dont les toits de tôle brillent au soleil.

Voici la passe d'Isié. Nous la franchissons. Les vagues sont énormes et nous causent des... surprises. Je monte sur la passerelle où l'on a peine à se tenir.

Enfin, voici Bourail, l'agglomération la plus importante après Nouméa : centre pres-

[1] J'ai eu l'occasion, pendant ce voyage, de causer avec le commandant P..., du centre de B... Nous avons longtemps parlé des condamnés. Il a connu au Pénitentier beaucoup de prêtres (presque tous condamnés pour attentats à la pudeur) mais il m'a dit n'avoir jamais rencontré de pasteur. Les prêtres condamnés sont, au bout de peu de temps, remis à la mission catholique de Païta, où ils sont employés à divers travaux.

que exclusivement pénal, à 12 kilomètres du bord de la mer. Le port de Bourail est Gouaro. Un chemin muletier assez bon relie Bourail à Houaïlou, sur la côte Est.

La baie est calme. Les chalands accostent. A la hâte, tous les passagers se sauvent. Ils sont heureux de retrouver un plancher plus stable que le pont du « Saint-Pierre ». Du reste, la nuit s'approche.

Nous ne sommes que deux à table : un pilote et moi. J'ai du plaisir à causer avec lui, car je sens une âme droite. Nous parlons de la mission protestante qu'il ne connaît pas. Il a connu cependant plusieurs « natas » et même quelques-uns de mes élèves actuels. Il les a connus au phare où ils étaient exilés, aux temps malheureux des persécutions officielles contre les amis et partisans du missionnaire anglais, M. Jones.

17 Août.

Deux heures du matin ; nous repartons. La mer est restée houleuse ; aussi, m'envelop-

pant dans ma couverture, je monte sur la passerelle.

Voici Poya [1]; mais à peine le temps de décharger quelques marchandises et nous repartons.

Voici la délicieuse baie de Maréo, très calme, entourée de collines boisées.

Un superbe voilier, le « Marguerite-Elise », est à l'ancre. Chargé de 2,000 tonnes de minerai de nickel, il attend la remorque de notre bateau pour partir.

Je descends à terre. Un Decauville conduit sur le rivage le minerai de la mine Néponi. Parmi les travailleurs indigènes [2], je reconnais plusieurs jeunes gens de Maré, presque des enfants. Ils me reconnaissent bien, eux!

Je remonte à bord, et la soirée s'achève

[1] Un nom à retenir. On m'a assuré que, dans peu de temps, un chemin bon et relativement court réunirait Houaïlou à Poya. Il constituera une économie et de temps et d'argent pour ceux qui voudraient se rendre de Houaïlou à Koné, par exemple, ou à tout autre port dans la direction du Nord-Ouest.

[2] Le Canaque calédonien ne travaille pas, ne veut pas travailler (ou, s'il travaille, c'est par boutade, pour quelques jours, en vue de l'achat d'un objet qu'il désire ou d'une passion qu'il veut satisfaire). Aussi presque tous les indigènes employés aux mines et autres travaux sont-ils étrangers : Néo-Hébridais, Lifou, Maré, Chinois, etc.

dans le bruit du treuil, dans le va-et-vient des matelots, dans les vociférations du capitaine du bateau voisin, venu pour festoyer et s'enivrer.

Oh ! l'homme sans Dieu est un être si vil, lorsqu'il se livre à sa passion !...

Ecœuré, ne pouvant plus vivre dans cette atmosphère bestiale, je monte sur le pont, sous le resplendissement si pur d'une belle nuit étoilée.

18 Août.

Aussitôt que le jour permet de distinguer les récifs et la passe, nous partons. Opération intéressante que celle de l'amarrage et du départ. Deux puissants câbles nous relient au « Marguerite-Elise », l'un en acier, l'autre en chanvre; l'un transmettant la force de traction, l'autre donnant du jeu, de la souplesse aux mouvements.

Et c'est là une image de ce que doit posséder tout serviteur de Dieu : il doit unir la puissance de l'acier à la souplesse du chan-

vre, être doux, mais être fort, — car lui aussi est appelé à remorquer des âmes, jusqu'à ce que le vent de la pleine mer, soufflant dans leurs voiles, leur permette d'aller seules, et peut-être, à leur tour, de remorquer quelques âmes en détresse...

Nous avançons lentement à travers les récifs. Le pilote, avec lequel je causais hier soir, tient la barre du voilier. Voici la passe, le vent du large souffle violemment. Nos deux navires sont soulevés comme des coquilles de noix. Les câbles se tendent à se rompre; mais le « Marguerite-Elise » prend sa toile, le vent la gonfle déjà, on largue les amarres et le voilier part Sud-Sud-Est, dans la direction du cap Horn, pour Glasgow, où il doit arriver dans quatre mois.

Et nous continuons notre route à travers vents et lames.

Pouembout.

Encore un arrêt très long.

Nous sommes accostés par de petits

voiliers, toute une flotille. Ce sont les barques pour la pêche de la nacre et des huîtres perlières. Mais là, je dois avoir des connaissances ! En effet, les voici qui viennent à moi, le visage tout éclairé par la joie de voir leur « missi [1] ».

Ce sont mes gens de l'église de Mebuet, qui travaillent pour gagner la toiture de leur temple [2].

Il faut que je note ici la réponse si vraie de l'un d'eux. Nous parlions de leur travail dangereux. « Prenez garde aux requins, leur dis-je. — Oh ! — Il n'y a pas de « oh ! » : prenez garde. Moi je ne tiens pas à ce que vous rentriez avec une jambe ou un bras de moins. — Missi, nous n'avons pas peur, car nous travaillons pour le temple et, là-bas, les hommes prient pour nous. »

Je suis resté pensif, devant leur réponse si simple et si vraie. Et je me suis dit : « Tu

[1] « Missi » — terme par lequel les indigènes de Maré désignent leur missionnaire.

[2] *Mebuet* ou *Mébouaté*, église de l'île de Maré, dans le district de Netché. Voir le *Journal des Missions Evangéliques*, 1899, avril, p. 312-313.

travailles aussi pour le temple, toi, — et n'y en a-t-il pas qui prient pour toi, là-bas, sur la terre de France? »

Je me rappelle encore ce qui se disait autour de moi, à table, quelques instants après. On parlait des perles, de leur valeur commerciale, « Oh, disait quelqu'un, les perles *noires* sont les plus rares ; si j'en trouvais une seule, je n'aurais pas perdu mon temps !... » Et qui donc pense à ces autres perles noires, qui vivent et qui meurent, là, tout près ? Si j'en trouvais une seule, moi aussi je pourrais dire : Je n'ai pas perdu mon temps.

Un dernier souvenir. Tout récemment, un joaillier de Sydney recevait la commande d'un collier qui devait être uniquement composé de perles noires — et la somme offerte était fantastique, toute une fortune. Quels sont les riches, dans nos Eglises, qui cherchent aussi « un collier de perles noires » et sont prêts à donner pour cela une part de leur fortune?

... Avec tous ces arrêts prolongés, nous voici en retard d'un jour. Nous n'arriverons à Koné qu'à la nuit.

En effet, il fait déjà sombre lorsque nous touchons à Foë, qui sert de port à Koné. Cependant, je descends à terre, espérant y trouver mon nata que j'ai prévenu, par télégramme, il y a deux jours.

Personne à terre : une plage déserte. Je retourne donc au bateau pour y passer la nuit.

IV

KONÉ ET SES ENVIRONS

Samedi, 19 Août.

A quatre heures du matin, quelques hommes de l'équipage viennent m'appeler. Il faut débarquer. Je laisse la mer pour prendre la terre, et maintenant ma vraie mission va commencer. Aussi, c'est avec une réelle émotion que je fais mes premiers pas sur ce chemin où il fait encore obscur.

Et, tout de suite, j'ai devant moi comme une image de ces tribus canaques qu'à la onzième heure nous venons évangéliser : c'est un groupe de cocotiers chétifs, mourants, sur une lande broussailleuse où nul ne vient

travailler, tandis que chaque passant donne son coup de hache aux vieux troncs noircis. Beaucoup sont morts, les autres restent misérables et sans fruit...

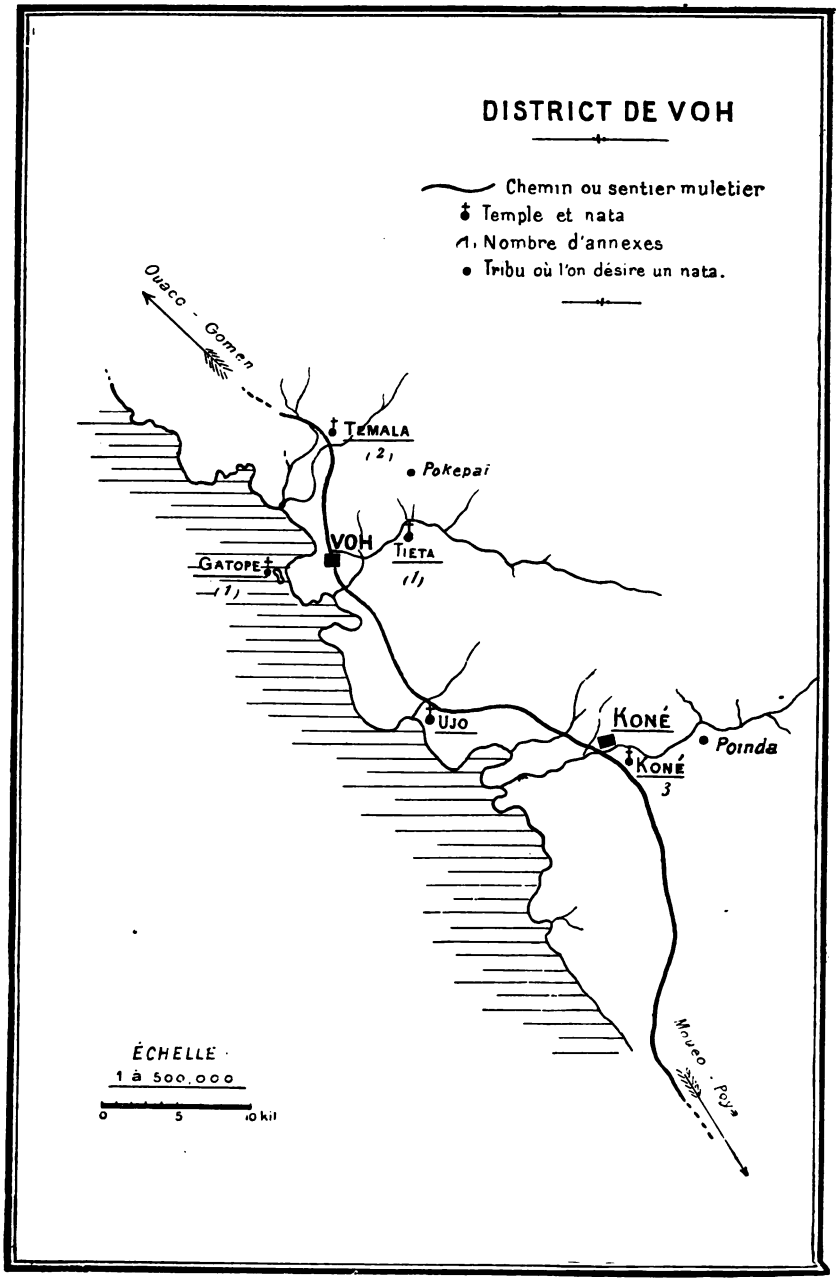
Voici, sur la hauteur, une maison qui sert d'hôtel au besoin. Il y a de la lumière ; je m'y rends.

J'attends là jusqu'à huit heures. Toujours pas de nata. Je loue un cheval, car le centre de Koné et la tribu se trouvent à 10 et 12 kilomètres dans l'intérieur.

O l'horrible chemin, plein de fondrières ! Autant vaudrait aller droit devant soi, à travers champs et broussailles. Et combien de moustiques, quelles légions !

J'arrive à la tribu; j'interroge, je cherche. Enfin, voici la case du nata Waziarim Rosalet... fermée ! Il est absent depuis plusieurs jours. Il est à Voh. Quel contre temps ! Que ferai-je sans lui ?

En attendant, j'erre dans le village, à la recherche de quelqu'un qui puisse me comprendre.


DISTRICT DE VOH
Chemin ou sentier muletier
Temple et nata
Nombre d'annexes
Tribu où l'on désire un nata.
Ouaco - Gomen
TEMALA
(2)
Pokepai
VOH
TIETA
(1)
GATOPE
(1)
UJO
KONÉ
Poinda
KONÉ
3
Mouéo - Poya
ÉCHELLE
1 à 500.000
0
5
10 kil

Voici les cases des chefs (le grand chef : Mango ; le petit chef : Tibatéa).

Partout, autour de moi, une végétation magnifique, des bambous géants, des bananiers sauvages hauts comme des arbres.

Dispersées et comme cachées par toute cette végétation, les cases montrent çà et là leur toiture en chaume.

Elles sont, en général, en forme de cône ; mais l'entrée en est très basse et très étroite. A droite et à gauche de l'entrée, des figures, grossièrement sculptées et peintes, qui grimacent [1]. Sur le sommet de la case, nouvelles figures bizarres à forme de palette à plusieurs dents, tout encadrées de coquilles. Les cases sont ordinairement entourées de palissades en feuilles de cocotiers. Puis, ici et là, des « tabou [2]. »

[1] Il existe deux sortes de chefs. Chacun place au-dessus de sa case le signe ou emblème de sa puissance et de son rang : une forme d'oiseau, pour les grands chefs ou leurs descendants ; des poteaux auxquels sont suspendus des lambeaux d'écorce de banian, pour les petits chefs.

[2] *Tabou*, signifie tantôt consécration (avec but religieux), tantôt interdiction. Ainsi un arbre est « tabou », consacré à certains usages, lieu de sépulture ; un fruit, une canne à sucre est

Les cases sont vides. Les indigènes sont employés en ce moment à la cueillette du café, dans les superbes caféeries de Koné.

Que faire ? Je me dirige tout ennuyé vers le centre européen, qui occupe le sommet d'une colline. Une église catholique, un poste militaire, une mairie-école et deux ou trois hôtels. Je descends à l'hôtel Ferlin.

Repas. Visite à l'institutrice, qui, bien que catholique, s'intéresse tout particulièrement à la tribu de Koné[1] et au « nata ».

Enfin, je me décide à partir pour Voh où m'attendent tous mes natas. Je désire passer ma journée de dimanche avec eux.

De Koné à Voh, il y a 30 kilomètres. Mon cheval s'emporte à deux reprises ; je perds successivement mon casque, ma pélerine...

« tabou », c'est-à-dire qu'il est interdit d'y toucher. Le « tabou » est indiqué par de petits paquets d'herbes suspendus à un bâton ; parfois c'est un chiffon, dans lequel se trouve un peu de cendre ou quelques os. La forme varie à l'infini.

[1] Un jeune homme de la tribu de Koné, nommé *Baptiste*, est en ce moment auprès de moi à Rô, comme élève-nata. De tous les indigènes, qui m'entourent, c'est le plus actif, le plus empressé à rendre service, une vraie perle. Il sera plus tard, — lorsqu'il aura acquis les connaissances et la maturité nécessaires, — d'une grande utilité pour la mission en Calédonie.

triste, sans arbres, sans cultures. Pour toute végétation, l'herbe à piquants[1] qui, en ce moment de l'année, est d'un jaune sale.

[1] « L'herbe à piquants » se retrouve dans presque tous les pâturages calédoniens, dans les terres médiocres. Assez aimée des bêtes à corne, elle devient, par ses piquants, le supplice des bêtes à laine.

hommes, femmes, enfants ; un petite colonie perdue en plein paganisme, en pleines ténèbres.

Et, à cette heure tardive où j'écris, je les sens très précieux à ma vie ; ce sont vraiment des âmes sœurs de mon âme.

Je sens que, par la simplicité dans le sacrifice accompli, ils se sont élevés jusqu'à l'héroïsme chrétien — celui qu'on ne décore pas, mais qui est écrit dans le livre de Dieu.

Drap surtout me semble être au milieu d'eux comme un grand frère aîné.

Le nata Drap dirigeait, à Maré, une Eglise qui lui était extrêmement attachée et à laquelle il avait fait beaucoup de bien. On peut dire qu'il s'est arraché à l'affection de son Eglise pour se consacrer à ces pauvres tribus calédonniennes.

Oui, il a été grand par son renoncement. A quoi ai-je renoncé, moi ? A rien, lorsque je me compare à lui.

Il a choisi, parmi les plus humbles, la plus plus humble tribu, la plus déshéritée. De leur

pauvreté il a fait sa pauvreté, de leur isolement il a fait son isolement. Sur cet îlot de la désolation il est venu construire sa case.

Oh! le cher Drap !... Que le Seigneur le lui rende au centuple !

Voh, tribu de Gatope[1], *dimanche soir 20 août.*

Voici encore une journée écoulée.

Le matin, culte avec Cène. Le soir, culte pour tous. Mais peu d'auditeurs. Deux femmes seulement ; toutes les autres étaient à la pêche. Du reste, il paraît qu'elles n'ont pas encore osé se mêler aux hommes.

J'ai parlé, Sétine et Drap ont parlé aussi.

Mon installation manque évidemment de confortable... Je couche sur une toile de bateau posée sur un peu de paille. Les puces sont légion et je dois m'envelopper les mains et le visage à cause des moustiques... Mais j'ai tant de joie à me trouver avec mes natas !

[1] Gatope, chef Toupila, pauvre être abject : pourra-t-il jamais sortir de sa misère morale?...

Et, tandis que j'écris ces lignes, dans la petite case basse arrive une mélodie étrange, monotone et triste. Voici quelques lambeaux qui me parviennent et que je note au courant de la plume. Ce sont les enfants des natas qui chantent en langue de Maré, assis autour du feu, dans la nuit devenue très sombre.

Ecoutez, tribus, et vous, les chefs,
Ecoutez aussi !
Dieu nous a envoyés vers vous,
Il a envoyé les natas :
Waziarim à Koné,
Mélémélé à Ujo
Et Drap à Gatope.
Waïn est à Tiéta,
Sétine est à Témala ;
Nidoïeh à Gomen,
Pitre à Païta,
Onéde à Koumac,
Washitine à Néjama,
Sétéfano à Poume,
Et c'est là la fin.

Un moment de silence, pendant lequel le bruit de la vague sur les récifs arrive comme une plainte et comme un lourd sanglot — et le chant reprend :

Toupila, le chef de Gatope.

Voici, nous pleurons sur leur misère :
Ils sont sans Dieu.
Et Satan qui les conduit
Les conduit à l'abîme.
Sur eux, hélas ! nous pleurons ;
Et sur leurs ténèbres
Nous gémissons et le jour et la nuit.
— Ohé, les garçons et les jeunes gens,
Vous qui habitez là-bas
Dans notre pays aimé,
De Maré n'êtes-vous pas le peuple !
Écoutez notre prière pour eux.
L'appel du Macédonien,
C'est notre appel aussi :
« Lève-toi et secours-nous ! »

C'est une complainte ; les notes se traînent, toujours les mêmes, comme un murmure, comme une voix qui pleure.

Et cela correspond si exactement à mes impressions de ce jour qui s'achève, à la tristesse de tout ce que j'ai vu et senti, que j'écoute encore, que j'écoute longtemps ; moi aussi, je voudrais pleurer.

Pour la première fois de ma vie aujourd'hui, j'ai vu le vrai paganisme ; il était devant moi ce soir, il y a un instant, ici, dans la petite case, avec ces êtres presque nus, à la face

bestiale. Quant aux femmes, elles se tapissent dans leur case spéciale et n'osent s'approcher de la place où les hommes sont réunis ; seule, l'une des deux femmes du chef a osé faire exception.

Le vrai paganisme, je l'ai vu aussi ce matin sous l'arbre « tabou » où reposent les crânes blanchis et les cadavres fumés et momifiés. Il est encore là, à quelques pas de moi, avec ces morts ensevelis à moitié, de telle sorte que les têtes, surgissant encore de terre, semblent regarder les vivants...

Et pourtant la vie civilisée, les fonctionnaires, les colons, la poste, le télégraphe, l'école sont là aussi, et, de ma case, je puis voir tout cela.

Si près d'un monde civilisé et si loin de la civilisation ! Mon Dieu, est-ce possible ?

Mais écoutez : « *Vatoua nia kondjé Bafoukindjé* (Dieu est amour) ! » C'est la prière du soir maintenant. Craignant de me déranger, le nata a réuni tout son petit monde — ses enfants à lui et quelques enfants de sa tribu

— dehors, autour du feu, là où l'on chantait il y a un instant. Il lit son texte en langue de Maré et le traduit ensuite dans le dialecte de la tribu.

On chante encore :

Gae ame me hane hnei Jesu
Gae hame vuhnune
Vuhnune gae hame
Gae hame vuhnune.

C'est la traduction du cantique français :

Viens à Jésus, il t'appelle,
Il t'appelle aujourd'hui !
Trop longtemps tu fus rebelle ;
Aujourd'hui, viens à Lui.

Les voix qui chantent maintenant sont alertes et joyeuses ; c'est comme un chant d'oiseau, et, dans la nuit calme, tout semble s'apaiser pour écouter. Le chant s'élève très pur, et sans doute

Types calédoniens (tribu de Gatope).

[illegible] comporte aussi, là-bas, jusqu'au [illegible] jusqu'aux cafeeries parfu-[illegible]

[illegible] leur, tout s'apaise aussi ; je [illegible] Négateur, je veux croire, rien [illegible].

[illegible] de ce peuple, son abandon [illegible] sa soumission même feront [illegible] qu'il se levera *bientôt*, le [illegible].

[illegible] *Kanaoat nia kondjé Ba-*[illegible] amour », c'est là tout.

[illegible] garnie avec ces paroles [illegible] fois sans doute, ce soir, [illegible] dans la langue de ce peuple [illegible].

Lundi 21 août

[illegible] resse crée au commen-[illegible].

[illegible] heures et demie, avec Mé-[illegible] en baleinière. Mais, [illegible] une pirogue indi-

gène conduite par trois petits Canaques. Je monte à leur bord. C'est pittoresque d'aller ainsi, par une mer très calme, sur ce tronc de bois [1]. On pêche pendant le trajet. Les petits indigènes ont de très légères sagaies qu'ils lancent avec une adresse extraordinaire.

Des palétuviers sur le rivage ; le fond de la mer est vaseux.

Nous arrivons à 10 heures et demie.

Le village est vide, car, à la moindre idée qui leur passe par la tête, les indigènes calédoniens partent à l'aventure. Ils errent de droite et de gauche, puis rentrent au bout de plusieurs jours d'absence. Les femmes vont d'un côté, les hommes d'un autre. Parfois ce sont les enfants qui partent en bande, comme des oisillons, pour voir le monde.

Pourtant, le chef est là, seul, au fond d'une vieille case. Il est hideux de lèpre. Nous lui faisons une visite, mais sans entrer. Il parle assez bien le français.

[1] La pirogue calédonienne, comme celle en usage aux Loyalty, est la pirogue dite « à balancier » — c'est-à-dire presque inversable.

C'est ici un village de pêcheurs. Il est très sale.

Voici l'arbre « tabou », où sont suspendues les caisses éventrées ou pourries desquelles ont voit surgir des os humains, des crânes sur le sol...

La case du nata est bien construite [1]. Le temple est, pour le moment, semblable à l'abri de Gatope qui me sert de case. C'est un simple hangar en paille.

Les quelques femmes qui sont rentrées au village se tiennent à distance et, lorsqu'elles veulent passer devant la case où je me trouve, elles marchent sur les mains et les genoux — pauvres créatures superstitieuses, avilies et craintives.

Je désire repartir, mais impossible. La mer a disparu. Elle s'est retirée jusqu'à des centaines de mètres du rivage, laissant à découvert un fond de vase.

[1] Lorsque les natas de la côte Ouest veulent construire une case, ils se réunissent et travaillent ensemble. Mais aucun homme de la tribu ne leur vient en aide. Assis en cercle, les indigènes de la tribu causent et regardent. Il n'en est pas de même sur la côte Est et même à Koumac.

Nous ne pouvons repartir qu'à 7 heures, par un superbe clair de lune.

Tiéta et Témala[1]. *Mardi 22 août*

Parti à 10 heures de Gatope. De Gatope à Voh[2], le chemin est bon sans doute, mais affreusement monotone. Je loue un cheval à Voh.

Un seul colon sur la route de Tiéta ; j'ai justement l'occasion de voyager avec lui. Il me fait l'effet d'un jeune homme léger, mais assez bon avec les Canaques.

On traverse la rivière plusieurs fois sur un parcours de 8 kilomètres ; aussi est-il fort ennuyeux de faire la course à pied, car il faut à plusieurs reprises ôter chaussures et bas.

Le village de Tiéta est assez joli et assez propre ; belles plantations indigènes. Ce n'est plus un village de pêcheurs. Je remar-

[1] Tiéta (les natas de Maré écrivent, selon leur prononciation, « Cetra ») : nata Waia ; — Témala : nata Sétine.
[2] Voh. Hôtel Destoop.

C'est ici un village de pêcheurs. Il est très sale.

Voici l'arbre « tabou », où sont suspendues les caisses éventrées ou pourries desquelles ont voit surgir des os humains, des crânes sur le sol...

La case du nata est bien construite [1]. Le temple est, pour le moment, semblable à l'abri de Gatope qui me sert de case. C'est un simple hangar en paille.

Les quelques femmes qui sont rentrées au village se tiennent à distance et, lorsqu'elles veulent passer devant la case où je me trouve, elles marchent sur les mains et les genoux — pauvres créatures superstitieuses, avilies et craintives.

Je désire repartir, mais impossible. La mer a disparu. Elle s'est retirée jusqu'à des centaines de mètres du rivage, laissant à découvert un fond de vase.

[1] Lorsque les natas de la côte Ouest veulent construire une case, ils se réunissent et travaillent ensemble. Mais aucun homme de la tribu ne leur vient en aide. Assis en cercle, les indigènes de la tribu causent et regardent. Il n'en est pas de même sur la côte Est et même à Koumac.

donnée à son arrivée. En revanche, il récolte passablement de café. En effet, il a eu la bonne fortune de recevoir en don, à la mort d'un vieux chef, une partie de sa propriété : bananiers, cocotiers, caféiers. Peut-être cela lui a-t-il été un piège. Sa femme, au contraire, me paraît active et intelligente.

Que faire dans un village vide ? Je me décide à aller jusqu'à Témala. Oh ! l'horrible sentier canaque, par monts, par vaux, à travers les ravins et les ruisseaux ! C'est merveille que mon cheval puisse passer par là. Mais impossible de rester en selle... Et nous allons ainsi à pied, Sétine et moi, pendant plus de trois heures. Le colon nous avait parlé d'une demi-heure ! Nous ne sommes arrivés qu'à la tombée de la nuit.

Superbe vallée, végétation tropicale. Arbres géants. Belles rivières. Nous visitons la tombe de Tawaishi et du petit Samuel[1]. Sétine est très ému en retrouvant tout cela, et sa

[1] La femme et l'enfant du nata Sétine, morts en février 1899. Lui-même est venu se remarier à Maré.

case vide et ses plantations envahies par les grandes herbes.

Je remarque là quelques Canaques qui me paraissent intéressants, intelligents. Je fais observer au nata quelques plantations nouvelles d'un bon travail : « Oui, dit-il, maintenant bons les Canaques ; autrefois toujours la « flemme ! »

Visite au chef — lépreux encore. Il parle assez bien le français. Il a appelé son enfant du nom du nata.

Mais il se plaint amèrement : « On l'a dépouillé de son terrain ». Voici la vérité : il l'a vendu pour 600 francs et deux sacs de riz. Aujourd'hui, les 600 francs sont dépensés en vue d'un pilou et il faut laisser ses cases, ses bananiers... aller plus loin. L'indigène ne sait pas garder son argent. Dès qu'il en a, il achète vêtements, alcool, tout ce qui a l'honneur d'arriver premier à son cerveau.

Maintenant il est tout à fait nuit ; nous rentrons au petit pas par un chemin qui traverse de grands pâturages, où les troupeaux de

bœufs nous regardent étonnés. Il fait clair de lune, mais le temps est couvert.

Il y a 8 kilomètres de Témala à Voh.

Mercredi 23 août.

Voici ma dernière journée.

Elle se passera en entretiens avec mes natas. Je prends aussi quelques vues photographiques.

Mes adieux aux natas, — à cette petite colonie chrétienne [1] en terre païenne. Solennité de cette séparation. Ils sont tout tristes. Que Dieu les garde! Reverrai-je la femme de Drap [2]? Je prie Dieu avec elle. Elle est d'une maigreur extrême. — « Elisabeth, as-tu peur? » Elle me prend la main sans répondre, me regarde avec ses yeux fiévreux: « *Missi, inu tangoko pareu*... Missi, je n'ai pas peur de mourir ».

[1] Ils sont environ une vingtaine, en comptant natas, femmes et enfants.

[2] Hélas, j'avais à peine terminé ma tournée que m'arrivait la nouvelle de sa mort! Pauvre cher Drap, seul maintenant!

VI

DE VOH A KOUMAC

Ouaco *23 août.*

J'ai été de Voh à Ouaco sur un petit voilier indigène conduit par deux hommes de Lifou. Bon vent, nous marchions à une grande allure. J'ai beaucoup joui de cette course : 14 milles franchis en deux heures et demie.

Ouaco appartient, sur une étendue de 25,000 hectares, à une société privée (autrefois Digeon et C^ie^, aujourd'hui Ch. Prevet et C^ie^). Pour n'avoir pas connu cela, je me mets dans une sotte position. J'arrive à la pension alimentaire, que je prends pour un hôtel. Je m'installe à table, puisque c'est

case vide et ses plantations envahies par les grandes herbes.

Je remarque là quelques Canaques qui me paraissent intéressants, intelligents. Je fais observer au nata quelques plantations nouvelles d'un bon travail : « Oui, dit-il, maintenant bons les Canaques ; autrefois toujours la « flemme ! »

Visite au chef — lépreux encore. Il parle assez bien le français. Il a appelé son enfant du nom du nata.

Mais il se plaint amèrement : « On l'a dépouillé de son terrain ». Voici la vérité : il l'a vendu pour 600 francs et deux sacs de riz. Aujourd'hui, les 600 francs sont dépensés en vue d'un pilou et il faut laisser ses cases, ses bananiers... aller plus loin. L'indigène ne sait pas garder son argent. Dès qu'il en a, il achète vêtements, alcool, tout ce qui a l'honneur d'arriver premier à son cerveau.

Maintenant il est tout à fait nuit ; nous rentrons au petit pas par un chemin qui traverse de grands pâturages, où les troupeaux de

prend mon sac photographique, et... en route pour Gomen, à pied.

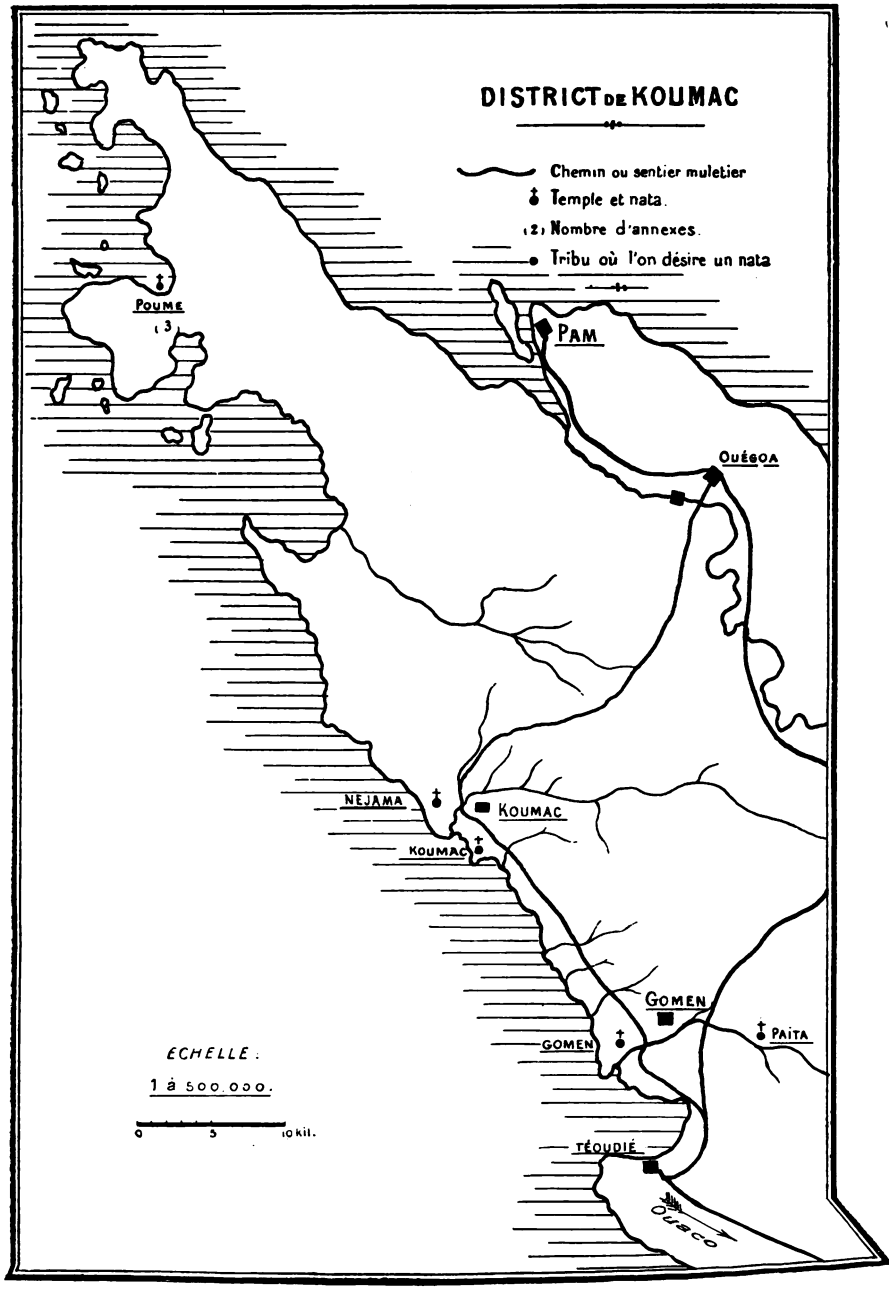
Il y a 25 kilomètres. Ce sera long, la journée est chaude, n'importe... tout plutôt que le supplice de paraître mendier. Je suis malheureusement obligé de laisser mon gros paquet : couverture de voyage et vêtements ; — même mes papiers pour la correspondance et le présent journal. Vingt-cinq kilomètres, c'est bien long ! Nous n'en avons fait que quinze et voici comment : nous avons suivi trop docilement le fil télégraphique, il nous a conduit à Téoudié ; mais peut-être trouverons-nous ici un cheval.

Téoudié, qu'est-ce donc ? Un village canaque, un centre de colonisation — plus et moins, une brigade de gendarmerie et... le câble [1].

Le câble, et, tout à coup, il nous semble que nous voilà à deux pas du monde civilisé, de l'Australie, de la France.

[1] La Nouvelle-Calédonie est reliée à l'Australie par un câble télégraphique. Pour la France, le coût des dépêches est de 6 fr. 95 le mot, par la voie de Turquie et Singapore.

Pauvre cher Drap! Que Dieu lui soit en aide! C'est une âme excellente, sensible, délicate et, je crois, vraiment consacrée à Dieu. Adieu, pauvre petit îlot aride et triste! O Gatope, puisses-tu fleurir un jour!


DISTRICT DE KOUMAC
Chemin ou sentier muletier
Temple et nata.
(2) Nombre d'annexes.
Tribu où l'on désire un nata
POUME
(3)
PAM
OUÉGOA
NEJAMA
KOUMAC
KOUMAC
GOMEN
GOMEN
PAITA
TÉOUDIÉ
OUACO
ECHELLE :
1 à 500.000.
0 5 10 kil.

l'heure du repas. Mais je m'aperçois, à l'accueil étonné de mes voisins, que décidément « je n'y suis pas ». A la fin du repas, tout s'explique. Il eût fallu une autorisation du directeur !

Comment en sortirai-je à présent ? Impossible de louer un cheval pour poursuivre ma route. Heureusement que j'ai pris avec moi le nata Waziarim. A deux, nous finirons bien par nous en tirer. A demain donc, car « à chaque jour suffit sa peine. »

J'écris dans une petite chambre en bois... de la Société privée toujours ! Cette chambre est peinte en gris : décidément, tout est gris !

Jeudi 24 août au matin.

Recherche d'un cheval : on me prévient que c'est presque impossible, que le directeur n'arrivera que dans une ou deux heures. Ah oui, la belle galère !

Je prends mon sac de voyage, Waziarim

désert ! Moustiques [1], puces, légions acharnées, sans pitié, sans trève... oh, non !

Le jour est enfin venu. La matinée se passe en courses inutiles pour trouver un moyen de locomotion [2], cheval ou bateau.

Rien, rien.

Il a plu dans la nuit. Je crois n'avoir jamais tant vu de boue. Il faut se déchausser pour passer les rivières, faire des bonds prodigieux sur les flaques d'eau.

Causerie avec le nata Nidoïch, puis avec le colon. La situation de la tribu est grave. Où ira-t-elle ? Elle se dispersera probablement [3] et le nata, que fera-t-il ? Grave problème.

Il est midi. Il faut partir, encore et tou-

[1] Les moustiques sont une plaie en certaines régions de la Calédonie. On ne s'en préserve que par la fumée. Certaines personnes, pour lire ou écrire, s'enveloppent dans un moustiquaire. J'ai vu des colons se mettre les jambes dans un sac avant de manger. On double de cuir les chaises non rembourées... et, somme toute, rien n'est efficace, qu'une forte dose de patience.

[2] En Calédonie, un cheval est indispensable pour quiconque doit un peu voyager. La question des voyages sera une des plus réelles difficultés du missionnaire calédonien. Il doit nécessairement être un cavalier ou le devenir.

[3] J'ai pu m'entretenir avec le Gouverneur à ce sujet. Il m'a assuré que l'espace laissé à la tribu était plus que suffisant. Depuis lors, les lettres du nata m'ont annoncé que la tribu semblait se reformer et se grouper.

Quelle réception cordiale et charmante ! M, Cacot, le syndic de l'Immigration, chargé des affaires indigènes en l'absence du chef de service, m'avait précédé et ouvert la voie. Je suis un peu attendu. Quelques mots font le reste.

MM. C. et R., deux jeunes télégraphistes, m'invitent à dîner, à coucher même: non, je veux partir après le repas. M. R. m'accompagnera jusqu'à Gomen, pour me montrer le chemin.

Et nous allons, nous allons, le long des champs de niaouli[1], sur les coteaux arides. Voici la mer, voici des marécages où nous enfonçons. Voici des canards sauvages, des longs-cous, des perruches même, qui s'envolent avec de longs cris aigus. Ruisseaux, marécages, sentiers boueux et enfin, champs fraîchement défrichés, — nous voici arrivés.

[1] Niaouli — ce que M. Jean Carol, dans ses souvenirs de voyage en Nouvelle-Calédonie, appelle « la forêt blanche ». L'arbre calédonien par excellence, à la feuille parfumée, ressemblant à celle de l'olivier. L'arbre à thé des Australiens.

VII

A KOUMAC

A Koumac. — Masques de guerre.

Koumac. *Samedi 26 août.*

Me voici reposé, bien reposé.

Mais les chemins sont devenus impra-

ticables et la tribu est à près d'une heure, au-delà des marécages, du côté de la mer. Que faire ? J'attends. J'utilise mon temps pour rendre visite au délégué de l'Administration, M. L..., homme aimable, bien disposé pour notre œuvre. Il rend le meilleur témoignage aux natas.

Voilà *Sétéfano*, nata à Poumé et *Ouéde*, nata à Koumac. Bons amis, j'ai du plaisir à les voir.

Mais ils m'annoncent que les chemins sont impossibles. Il faut, paraît-il, prendre ce mot à la lettre. Je me tiendrai donc coi, mortellement ennuyé de ne rien faire et de ne rien voir venir. Ce dernier « rien », c'est tout, car c'est mon paquet resté en arrière : donc, pas de vêtements de rechange, pas de papier..... Enfin, je finis par découvrir une feuille blanche et j'écris une lettre.

Dimanche 27 août.

La pluie a, cette nuit, redoublé d'intensité. Ce matin, il y a une accalmie. Je veux, à tout

prix, me rendre à la tribu. Il le faut. Mais que d'eau, que d'eau ! Je me hisse sur le dos de mon pauvre nata, qui a de l'eau jusqu'à mi-corps et de la vase argileuse jusqu'aux genoux.

Enfin, après trois quarts d'heure d'efforts désespérés, nous arrivons.

Une bonne petite case : c'est la demeure du nata. Tout mon monde y est rassemblé : Sétéfano et sa femme, Waziarim, Nidoïch, Washitine et sa femme. et enfin Pitre, qui arrive tout trempé, avec mon paquet.

Je déjeune. On a fait les choses magnifiquement.

Voici quelques Canaques : chef à la veste rouge, hommes et jeunes filles du village. Tout ce monde va et vient, convenablement vêtu. C'est vraiment un heureux contraste avec ce que j'ai vu précédemment. Je vois aussi avec plaisir que la femme ne se cache pas comme une esclave. Les visages sont plus ouverts. On croirait même que la teinte est plus claire : oui, un rayon de soleil est passé par là.

sont six: 2 de Poume, 3 de Nejama, 1 de Koumac. Ceux de Poume me frappent par leur air vraiment sérieux et intelligent. Les

autres sont assez âgés et leur figure porte les traces d'un long temps de ténèbres.

Je les interroge, je prie avec eux.

Puis, la réunion générale, qui groupe une cinquantaine de personnes. Tous les indigènes qui habitent de l'autre côté de la rivière n'ont pu venir.

Les hommes sont la majorité.

Je parle de l'aveugle guéri, Bartimée. Je dis notre désir, notre amour de frères : nous voudrions les conduire sur le chemin, tout lumière, qu'est Jésus...

Je parle en maréen, c'est la première fois. Ouède me traduit dans la langue de Koumac [1]. Washitine parle ensuite. Puis viennent les baptêmes. Ouède fait la prière.

Il y a eu aussi deux baptêmes d'enfants : Flora Sétéfano et Watiti Washitine.

A 2 heures, service de Sainte Cène pour les natas et les nouveaux baptisés.

[1] Voir ci-après, p. 236, le « spécimen des dialectes calédoniens ». Le dialecte de Koumac n'est plus le même que celui de Voh.

Je suis heureux de parler à cet auditoire. Je me sens en communion avec eux.

Je parle sur la guérison de l'enfant démoniaque. « Cette sorte de démon ne sort que par la prière et le jeûne. » N'est-ce pas cela aussi, pour le démon du paganisme, surtout lorsqu'il s'est doublé de celui de l'alcool?

Et ce culte de Sainte Cène, n'était-il pas comme une prise de possession? Non pas seulement de Christ par les siens, mais de cette partie de la Nouvelle-Calédonie pour le Christ? Nous avons là, sur cette terre de Koumac, pour la première fois sans doute, célébré le souvenir de la mort de notre Maître — et de sa vie.

Entretiens avec les natas. Décisions diverses. Nous parlons de leurs difficultés, du futur missionnaire... Dieu hâte son arrivée! Nos amis l'attendent et nos pauvres tribus en auraient un si grand besoin!

Il doit être un homme aimable, mais il doit être surtout un vaillant et volontiers je met-

trais sur lui les trois mots par lesquels le pasteur Ch. Wagner a désigné trois de ses livres : JEUNESSE — VAILLANCE — JUSTICE.

Koumac *Lundi soir 28 août*

Me voici encore seul : je passe en revue les événements du jour.

Matinée de réflexions, de combinaisons, de préparatifs divers. J'écris quelques lettres.

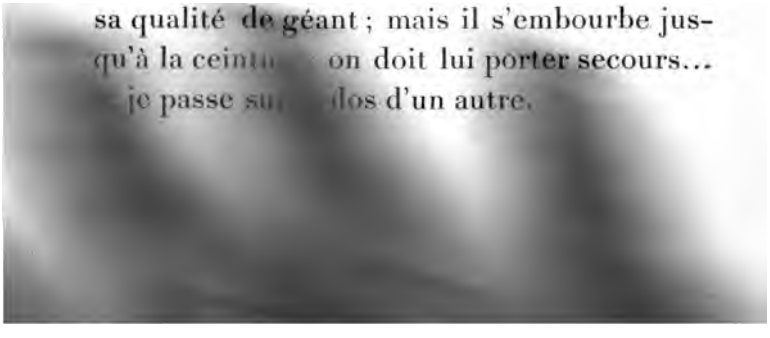
1 heure. Je me rends à la tribu. Nouveaux sauts de géant sur les ruisseaux fangeux et, lorsque le marécage est trop large ou trop profond, je fais le singe sur le dos des Canaques. Quelle boue !

J'essaie quelques photographies.

— « Il faut voir le grand chef, » me dit-on.

— « Est-ce loin ? — Non, c'est tout près. »

Oh, ces Canaques ! Près d'une heure à travers des marécages ! Sétéfano me porte, en sa qualité de géant ; mais il s'embourbe jusqu'à la ceinture, on doit lui porter secours... je passe sur le dos d'un autre.



Visite au chef. Homme vraiment intéressant : le premier indigène baptisé, ainsi que sa femme.

Retour parmi les fondrières et causerie avec les natas. Je résume :

Lèpre. Voici les chiffres qui me sont donnés, il sont certainement au-dessous de la réalité : Gomen 2, Païta 3, Koumac 1, Néjama 5, Poume 2. Ces lépreux vivent avec le reste du peuple et la contagion se répand. D'ailleurs, la lèpre n'est pas aussi contagieuse qu'on a pu le dire ; mais un contact journalier, une promiscuité quotidienne et surtout une saleté qui n'a pas de nom, sont une condition plus que suffisante pour la libre propagation de la maladie. Quelques blancs — par leur mauvaise conduite souvent — en sont atteints.

Ivrognerie. Un mot résume la situation, le même pour toutes les tribus : elle est partout. Et presque partout la femme, lors-

Filles du chef de Koumac.

qu'elle le peut, boit autant que l'homme. Tous les chefs, à quelques exceptions près, en sont là, et donnent un déplorable exemple.

Libérés. Ils sont partout, eux aussi, vivant surtout au milieu des tribus et toujours à leurs dépens. Vente d'alcool, marchés inqualifiables: par exemple, toute une récolte de coprah [1] pour deux ou trois bouteilles de tafia.

Autorités. Les autorités sont favorables et bienveillantes pour les natas et leur œuvre.

Pour Gomen et Païta : gendarmerie à Téoudié.

Pour Koumac et Néjama : commissaire de police de Koumac.

Pour Poume : gendarmerie de Ouégoa.

Puisque je parle ici des autorités, que je cite un fait :

Les « Pères » ne sont pas parmi les auto-

[1] On m'a cité plusieurs cas de ventes semblables. Lorsque l'indigène est un alcoolique, il est fatalement voué à la spoliation — [illegible]se.

rités, mais ils essaient... Or donc, un de ces messieurs arrive, le 23 octobre, dans la tribu de Koumac et interpelle le nata :

« Taio, qu'est-ce que j'entends ? Il paraît que tu troubles cette tribu !... Qui t'en a donné l'autorisation ?

— Le missionnaire et l'administration !

— Tu n'as pas à travailler ici ; c'est mon travail, à moi.

— Les chefs et la tribu m'ont appelé ici ; donc mon devoir est d'y travailler, répond fort sagement le nata. De plus, mon missionnaire est venu jusqu'ici et il a approuvé mon travail.

— Eh ! bien, dit le Père, reste, si cela te plait; souviens-toi seulement qu'il faudra me donner une redevance — car tout ceci est à moi. »

Le cher « bon Père ! » Il perdra sa peine avec mes natas, car ils sont têtus, nos Maréens... j'en sais quelque chose !

Cultes. Les réunions du dimanche sont, à

peu de chose près, dans le même ordre et aux mêmes heures qu'à Maré, c'est-à-dire : 9 heures, les enfants ; 10 heures, culte pour adultes ; 2 h., enfants ; 3 h., adultes.

Plusieurs ont la prière matin et soir, tous les jours.

Rencontres mensuelles pour les quatre natas de Gomen et Koumac, avec Sainte Cène. — Poume étant trop éloigné, Sétépha-no est donc seul. Mais je leur ai dit de se réunir tous au moins une fois l'an.

Baptêmes. Jusqu'ici, dans le district, onze personnes baptisées : quatre à Koumac, trois à Néjama, deux à Gomen, deux à Poume.

Il y en aura prochainement à Païta.

A Poume, plusieurs femmes seraient en état de recevoir le baptême ; mais il y a une difficulté spéciale. Le nata fera pour le mieux.

[redacted] pour bien des questions, le mis-sio[redacted] ·vera lui-même et don-

nera des règles : jusque-là s'en tenir aux habitudes et coutumes de Maré.

Mais je recommande aux natas :

la propreté pour eux et leurs enfants ;
la politesse envers fonctionnaires et colons.
la plus grande moralité ;
pas d'alcool, sans aucun prétexte ;
pas de tabac — comme à Maré du reste [1].

L'exemple ! Ils seront puissants par l'exemple. Je prie avec eux, et nous nous séparons. Waziarim me laisse. Il va s'en retourner dès demain. Nidoïch et Pitre partent aussi.

Voici, en quelques mots, la caractéristique des nata.

Nidoïsh : peu spirituel, mais aimable, empressé. — Est-il véridique ?

Pitre : nature effacée, timide, mais bien disposée.

[1] A Maré, il est interdit aux natas de fumer. C'est une règle très ancienne, qui date sans doute du premier missionnaire. Il n'en est pas de même à Lifou.

Ouède: un homme habile, travailleur. Remplaçant peu de spiritualité par beaucoup de zèle. Intéressé.

Washitine: moins habile, mais plus franc. Bonne nature.

Sétéfano: instruit, adroit, peut avoir des moments d'entêtement; mais reste cependant bien supérieur aux autres. Habile charpentier.

Une grande et grave question me préoccupe, pendant que je m'en retourne à la station. Devant les progrès de la colonisation, l'indigène doit reculer, reculer toujours..... Mais le nata, qui travaille dans la tribu, doit partager son sort. Il a travaillé, lui: temple, case, cultures... que devient tout cela? C'est décourageant.

Ainsi Gomen: plus de terre, plus de case, plus de temple; que fera le nata? Le peuple se disperse.

Le Gouverneur m'a concédé, pour chaque nata, deux hectares de terrain. Le mission-

naire qui viendra devra s'occuper de cela immédiatement et faire régulariser ces concessions.

La question des moyens de communication me préoccupe aussi. Sétéfano a de nombreuses îles à visiter, et il n'a pas de bateau. Il m'interroge à cet égard : je réfléchirai.

VIII

DE KOUMAC A HOUAILOU

Mardi 29 août.

Départ de la station à 7 heures 1/2. Arrivée à 8 heures 1/2 à Néjama, la tribu où travaille Washitine.

Case très bien faite, propre. Temple semblable à celui de Koumac. Tandis qu'à Gatope, Ujo, Voh, etc., personne n'aide les natas à construire leurs cases, il n'en est plus de même à Koumac et dans les tribus environnantes. Je visite le village — mais les cases en sont très dispersées.

Nous reprenons notre course.

[redacted]e dis « nous », soit : Washitine et moi.

Dans ces régions, où les chemins ne sont guère que des sentiers à peine tracés, où les maisons d'habitation sont rares — quand il y en a —, il est peu prudent de voyager seul, à cause des libérés et surtout des évadés qui tiennent la brousse. Cependant, pas un instant dans tout mon voyage, je n'ai eu la moindre alerte.

Notre but est Ouégoa, à 49 kilomètres. Heureusement que j'ai pu me procurer un cheval.

Chemin assez monotone, encombré par les arbustes et les grandes herbes, raviné presque partout. On traverse un nombre incalculable de ravins, de ruisseaux, et, quant aux collines à franchir, mieux vaut ne pas essayer de compter.

Certains ruisseaux sont absolument délicieux, bordés de fougères, de lianes, de sicas. Pas un être humain, pas une cabane, et l'on va ainsi, de colline en colline, pendant près de 47 kilomètres.

Arrivé sur la hauteur où l'on franchit la

ligne de faîte, on découvre, comme en un vaste panorama, toute la vallée du Diahot [1] jusqu'à la mer. C'est vraiment beau.

Sur le Diahot, un bac (gratuit) transporte aisément piétons et cavaliers. Voici *Ouégoa*, ou, plus exactement, son débarcadère, le Caillou. C'est là que je descends à l'hôtel.

A Ouégoa même se trouve une gendarmerie, une commission municipale, un bureau de poste. Le centre est mixte, c'est-à-dire, pénitentiaire et agricole.

Mercredi 30 août.

Me voici prisonnier. Le « Saint-Antoine » n'arrivant que demain à Pam, il est inutile d'y descendre aujourd'hui. Visite au centre d'Ouégoa, à la gendarmerie, à la poste.

Conversations intéressantes. Vraiment, la brousse [2] n'est pas aussi dépourvue que je l'aurais cru.

[1] Le Diahot est le plus grand fleuve calédonien : c'est même le seul. Il a 100 km. environ. Les autres cours d'eau ne sont guère que des rivières. Diahot, en langue indigène, signifie « grande rivière ».

[2] [illegible] : c'est la désignation communément employée pour tout ce qui n'est pas le chef-lieu.

Il ne me reste ensuite qu'à m'enfermer dans le joli petit kiosque qui me sert de chambre, et là, à écrire. C'est ce que je fais.

Jeudi 31 août.

Départ pour Pam, en bateau, sur le Diahot. M. Cacot fait le voyage avec moi. Jolie descente sur le fleuve. Déjeûner sur un îlot — il faut nous enfermer pour échapper aux moustiques.

Voici Pam, port de la vallée du Diahot, bureau de poste et télégraphe. Nous explorons les alentours : c'est assez triste. Seule, la mer est toujours belle.

Il faut se résigner à coucher à Pam : le bateau n'arrive pas.

Vendredi 1er septembre.

M. C. part au petit jour pour visiter les tribus qui avoisinent la mine Pilou.

Le « Saint-Antoine » est en vue à 6 heures. Ce vapeur a des formes moins élégantes que

le « Saint-Pierre », mais il est très confortable à l'intérieur et me semble plus propre.

Dans la baie de **Pam** *(Vue prise du bateau).*

Capitaine X..., que l'on dit bigot, et que
ouve intéressant et pieux — sans trop
Nous avons ensemble sur la pas-

serelle supérieure de très longues conversations sur des sujets religieux.

Le premier mécanicien devient bientôt pour moi une aimable connaissance et cela grâce... au Congo ! Il a été quelque temps mécanicien sur l' « Avant-Garde », qui dessert les postes de l'Ogowé. Il connaît très bien MM. Allégret et Teisserés.

La côte est monotone. Les montagnes se dressent abruptes et sombres. Du reste, le temps est gris.

Voici Oubatche. Voici Hienghène, connu par ses « Tours Notre-Dame. » Sévères, imposantes dans leur amas sombre de roches noircies, ces tours, œuvre de la nature, vues d'un certain endroit — et avec de la bonne volonté — ressemblent quelque peu à leurs homonymes de Paris.

Nous mouillons à Tipindjié. Mer calme.

2 septembre.

Au petit jour, nous chargeons 205 sacs de

café — soit plus de 2,000 tonnes... De petits Chinois bizarres se démènent comme des fous et font un travail inouï...

Touho, Wagap, Ponérihouen : à chaque mouillage, un ou plusieurs « bons Pères » montent à bord. Ils sont tous des familiers du capitaine.

Il nous est impossible d'arriver à Houaïlou avant la nuit. On mouille n'importe où. Il n'y a aucun roulis. La côte Est est beaucoup plus sûre que la côte Ouest. On peut constamment naviguer à l'abri des récifs.

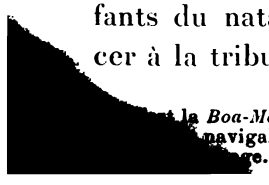
IX

PREMIER SÉJOUR A HOUAILOU

Dimanche 3 septembre.

DÉJA vers 4 heures 1/2, nous sommes en route. Vers 5 heures, de faibles lueurs annoncent le jour. Le temps reste nuageux. Je débarque à 6 heures avec le canot chargé du courrier. Il n'y a pas de barre. On remonte la rivière [1] aisément, quoique à marée basse.

Voici le village : quelques maisons éparses le long d'une route ombragée. Les enfants du nata sont là — ils vont m'annoncer à la tribu.



[1] la *Boa-Ma*, qui se jette dans la mer par trois bras, dont navigable pour les barques de pêche ou les chalands re.

Je descends à l'hôtel Renevier — ancien hôtel Girard — et j'attends Kanéné[1].

Pour ne perdre aucun instant, je fais une visite au commandant du poste militaire, l'adjudant A..., charmant, aimable : causerie facile et attrayante. Il s'intéresse beaucoup à notre œuvre. Il avait même, pendant un temps, essayé de donner des leçons de français aux natas.

Voici mes natas : Jeimes, Kanéné, et quelques hommes de la tribu.

Mon courrier est là aussi. Quel bonheur d'avoir des lettres ! Je me réfugie dans ma chambre pour lire.

A 1 heure, je me rends à la tribu, distante du centre européen de 15 à 20 minutes.

Je remarque que, sur cette côte, les cases sont construites un peu différemment. Les

[1] Kanéné — ancien nata à Nouméa, actuellement nata à Maré. Connait les trois langues de Ouvéa, Lifou et Maré. Je l'avais pris avec moi comme interprète auprès des natas de Houaïlou, qui sont de Lifou et d'Ouvéa. Il m'a rejoint directement à Houaïlou.

Houailou.

hommes me paraissent plus sains, plus intelligents.

Visite à la case de Jeimes, à celle du chef Mindia. Zikoziko arrive — le bon petit vieux ! Et, avec lui, une foule de braves gens endimanchés et très propres, des femmes, des enfants.

Voici l'heure du culte. Kanéné et moi parlons à un auditoire très attentif.

Le temple est très simple, en paille toujours. Il existe quelques chants, tout un petit recueil manuscrit.

Un spectacle s'offre à mes regards, au retour de ce culte.

Je viens de quitter mes braves gens endimanchés : les hommes avec de vrais complets, les femmes avec de vraies robes... Voici que, tout à coup, je me trouve en présence des païens du village qui rentrent des champs. D'abord, marchant en tête du cortège, un grand sauvage, tout nu, les cheveux en broussaille, la sagaie à la main. Derrière lui, des po[illegible]ées, tatouées et flétries, chargées de lourds

fardeaux d'ignames et de taros — et, pour tout vêtement, la courte ceinture en herbes fines.

Oh, quel contraste !

J'aurais dû m'y attendre, et voici que je suis tout interdit, comme un homme qui lirait le soir et auquel tout à coup on éteindrait la lampe.

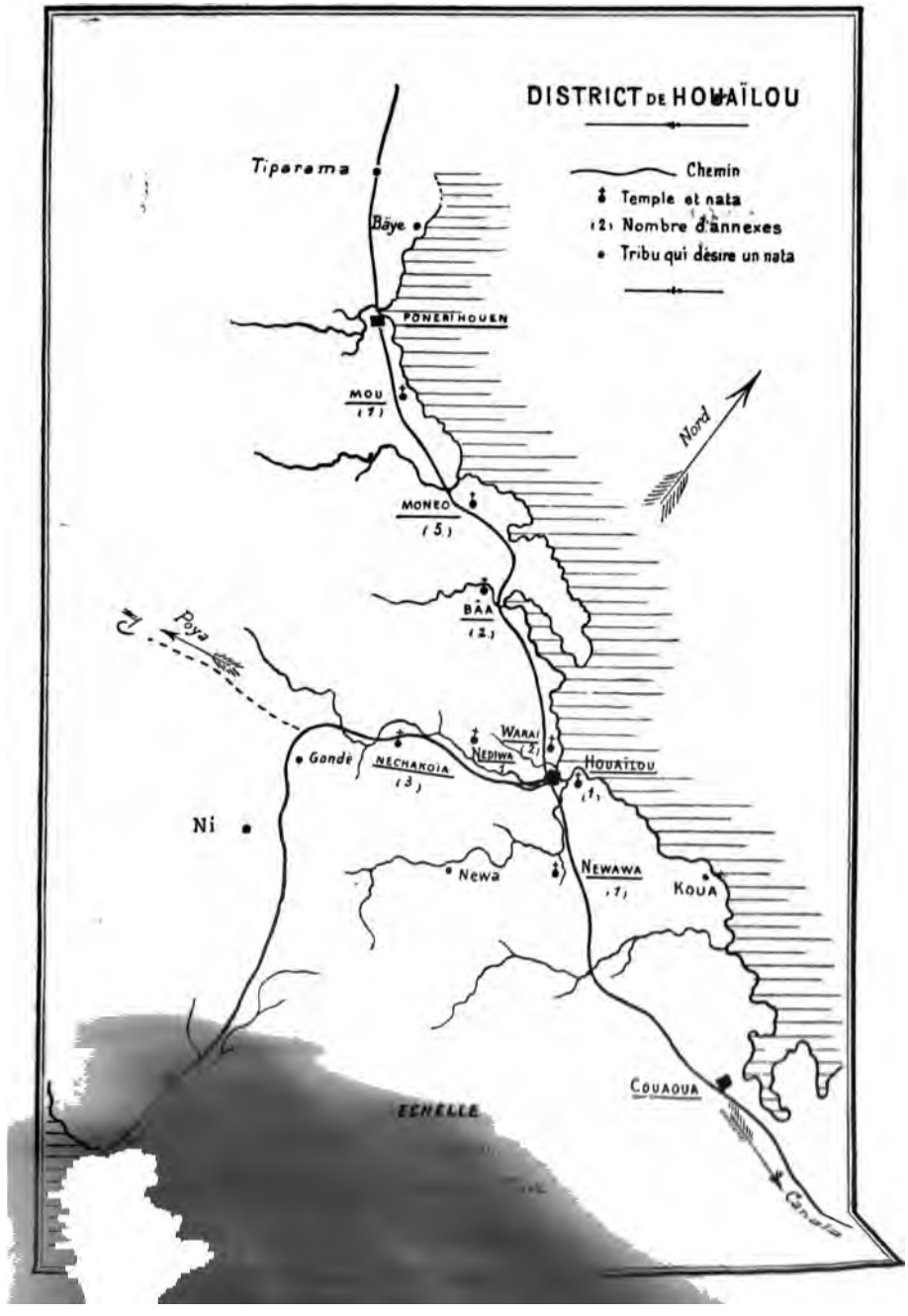
Ainsi donc, le vrai paganisme se maintient, se perpétue, semblable à lui-même, malgré la civilisation toute proche et malgré l'exemple de la fraction du peuple devenue chrétienne.

Je rentre à l'hôtel réfléchissant à ces choses.

Je me replonge dans la lecture de mes chères lettres — les premières reçues depuis près d'un mois...

Lundi matin, 4 septembre.

Nous partons de bonne heure, à pied. Quelques jeunes gens, avec Zikoziko et Kanéné, m'accompagnent.


DISTRICT DE HOUAÏLOU
Chemin
Temple et nata
(2) Nombre d'annexes
Tribu qui désire un nata
Tiparama
Bäye
PONENTHOUEN
MOU
(1)
MONEO
(5)
Nord
BÄA
(2)
Paya
Gonde
NECHAKOIA
(3)
NEDIWA
WARAI
(2)
HOUAÏLOU
(1)
Ni
Newa
NEWAWA
(1)
KOUA
COUAOUA
ECHELLE
Ghana

Arrêt à trois kilomètres de Houaïlou, chez M. Girard.

M. Girard, d'origine suisse, a passé à peu près toute sa vie en Calédonie. Protestant, très bienveillant pour les indigènes, il suit avec grand intérêt l'œuvre de mission parmi les Canaques.

Le bon, le généreux M. Girard ! Il m'accueille comme un ami, comme un hôte attendu et désiré. Il comble mes Canaques de pain, de conserves, de provisions de route.

Hohane, le nata de Nediwa, vient à notre rencontre. C'est un Ouvéa. Figure amaigrie, très noire. Physionomie intéressante, originale. Il me fait l'effet d'être timide.

La route où nous marchons, et qui va d'Houaïlou à Bourail, est agréable. Elle suit la rivière aux mille détours. Certains paysages sont extrêmement jolis.

Nous passons près de la station S., dont le gérant est, paraît-il, protestant.

A 14 kilomètres de Houaïlou, voici le vil-

lage de Néchakoya. On connaissait notre arrivée. Voici le nata Jacobo, les chefs, les protestants, et même quelques catholiques. Plus loin, accroupis sur le sol, les païens nous regardent curieusement. Encore là, quel contraste entre ces gens à peu près nus, têtes ébouriffées, vrais sauvages, et nos gens, à la figure réjouie, nos gens, qui chantent et qui, dans un instant, écouteront au temple, dans une attitude recueillie, le message de paix !

Et je ne puis m'empêcher de penser au démoniaque « guéri, vêtu et dans son bon sens. »

Voici une nouvelle surprise : c'est le temple. Un superbe travail, en écorce de niaouli et paille. Il est élevé sur l'emplacement de l'ancienne case à pilou. Je n'ai pas vu — même à Maré, où pourtant l'on ne travaille pas mal, — un simple temple en paille et bois où se trouvent ainsi réunis le confor- le joli, l'aération, la solidité — en

un mot tout ce qu'il faut à un temple indigène dans nos pays chauds.

La case du nata est très simple, mais propre.

Baptiste — un nom à retenir — chef de Gondé, est là aussi. Jeune homme intéressant, parlant très bien le français. C'est lui qui fait l'intérim de grand chef pour la vallée de Houaïlou, en l'absence de Mindia — ou Mindja, le grand chef de Houaïlou, interné en ce moment à Nouméa, pour cause d'ivrognerie et de *delirium tremens*.

Repos, culte, chant.

On fait sortir un lépreux du temple. C'est une scène pénible — mais il est bon qu'on veille à cela.

Un petit détail encore, qui, pour moi, revêt une signification touchante. Sur un poteau, devant le temple, on a dressé une vieille poterie fendue, un vase très ancien et d'un style grossier, mais on l'a empli de terre et on y a planté des fleurs. C'est si joli ainsi !

Vieille tribu canaque, grossière et perdue

dans le péché, Christ t'a retrouvée, et maintenant, replacée dans le temple de Dieu, tu peux fleurir à sa gloire ! Poterie d'argile, mais choisie par le maître — quel est celui des serviteurs de la maison auquel le Seigneur dira : « Toi, va arroser mes fleurs du vieux vase fendu ? »

Il est deux heures : nous devons penser au retour. Le chef m'a fait chercher un cheval.

Nous laissons bientôt la route à notre droite, nous dirigeant vers la boucle que forme la rivière.

Nous marchons longtemps, à travers des plantations à l'européenne. Enfin voici le village de Nediwa. Très petit temple, mal construit, mal aéré. On s'y empile.

On chante frénétiquement — c'est à se boucher les oreilles.

Beaucoup d'enfants.

Je remarque un jeune homme de 16
me paraît désireux de s'instruire. Il

son ardoise, comme à l'école. Son nom est Maraba.

Le lendemain de ce jour, la mère et le frère aîné du jeune homme (le père est mort) me faisaient offrir Maraba. Et... je l'ai pris avec moi à Maré. Je vais essayer de le dégrossir, de lui apprendre à lire, à écrire et, plus tard, nous verrons ce qu'il peut faire.

Voici le soir, Houaïlou est à 7 kilomètres. Je reviens en traversant deux fois la rivière. Je m'arrête encore quelques instants chez M. G.

Ma journée est terminée. Et maintenant, dans ma modeste chambre d'hôtel, je réunis ici mes souvenirs.

Mardi 5 septembre, matin.

J'aurai plus de temps aujourd'hui. Je vais en profiter pour quelques visites.

1° A la gendarmerie. Le brigadier parle peu, mais dit qu' « il n'a pas à se plaindre des natas — au contraire. » Mais le français... le français ! C'est la plainte constante des fonc-

Honaïlou (Vue prise de la « Maison de l'Arrondissement. »)

tionnaire à l'égard des natas. Quelques catéchistes de la côte Ouest connaissent quelques mots de français. Mais sur la côte Est... rien, rien. Par contre ils savent passablement d'anglais et de « biche-la-mar. »

2° Au fort, ou poste militaire. En compagnie de l'adjudant, j'étudie les cartes de l'arrondissement.

Au retour, l'adjudant me fait visiter la « maison de l'Arrondissement [1]. » On pourrait en faire la future résidence du missionnaire. La chose est vraiment possible et me paraît même excellente. Je reviens plein de cette idée.

Les natas m'attendent. Nous allons à Waraï : c'est à 3 kilomètres. Il faut traverser la rivière de Houaïlou, le Boa-Ma, et un autre bras de rivière ; mais deux bacs rendent la chose facile. Il est plus ennuyeux qu'utile

[1] Ainsi appelée parce que, autrefois, chaque chef-lieu d'arrondisse[illegible] un administrateur chargé des affaires indigènes. [illegible] ppelée « Maison de l'Arrondissement » [illegible]ns que trois administrateurs chargés d[illegible]

d'avoir un cheval avec soi pour cette petite course.

Quelques colons sont établis le long du chemin de la tribu.

Belles caféeries.

La tribu me paraît assez nombreuse. Le temple est trop petit, on y étouffe. Oh ! les odeurs qui s'échappent de cet amoncellement de corps [1].

Dans la foule, j'aperçois deux ou trois lépreux. Beaucoup de femmes.

Le nata Joané est un Ouvéa. Sa maison et le terrain qui l'entoure, tout cela est d'une rigoureuse propreté.

La physionomie de ce nata a quelque chose de particulier ; le regard est lumineux d'intelligence et brille lorsqu'il parle. Il traduit aisément, Kanéné. Je m'exprime soit en français, soit en Maré ; Kanéné traduit en Lifou ; Joané traduit, à son tour, en dialecte de Houaïlou.

[1] Un parfum acre, qui caractérise nos indigènes océaniens. Tous ne le possèdent pas au même degré. Mais il m'est parfois impossible de me pencher sur l'épaule de certains de mes élèves pour examiner leur travail : ils sont par trop odorants.

A quelque distance sont les païens.

Oh, la puissance de l'exemple ! L'attitude, la coiffure, les cheveux, les vêtements de ces gens qui m'entourent sont transformés.

Et comme ils écoutent !

Plusieurs connaissent le français : ainsi, l'interprète Maurice.

Je retourne à Houaïlou après le culte, non sans avoir désigné l'emplacement du nouveau temple, qui doit remplacer l'ancien, décidément trop petit.

L'après-midi, je fais seller mon cheval et, d'un saut, me voici chez M. G.

J'y arrive tout plein de mon idée. Nous entrons aussitôt en matière. Je lui expose mon plan pour la maison de l'Arrondissement. Il croit la chose faisable.

F., l'homme d'affaires de M. G., nous aide de ses conseils. La maison, dans l'état où elle se trouve actuellement, a peu de valeur (4,000 francs peut-être.) On ne voit guère d'acquéreur

d'avoir un cheval avec soi pour cette petite course.

Quelques colons sont établis le long du chemin de la tribu.

Belles caféeries.

La tribu me paraît assez nombreuse. Le temple est trop petit, on y étouffe. Oh! les odeurs qui s'échappent de cet amoncellement de corps [1].

Dans la foule, j'aperçois deux ou trois lépreux. Beaucoup de femmes.

Le nata Joané est un Ouvéa. Sa maison et le terrain qui l'entoure, tout cela est d'une rigoureuse propreté.

La physionomie de ce nata a quelque chose de particulier; le regard est lumineux d'intelligence et brille lorsqu'il parle. Il traduit aisément, Kanéné. Je m'exprime soit en français, soit en Maré ; Kanéné traduit en Lifou ; Joané traduit, à son tour, en dialecte de Houaïlou.

[1] Un parfum acre, qui caractérise nos indigènes océaniens. Tous ne le possèdent pas au même degré. Mais il m'est parfois impossible de me pencher sur l'épaule de certains de mes élèves pour examiner leur travail : ils sont par trop odorants.

A quelque distance sont les païens.

Oh, la puissance de l'exemple ! L'attitude, la coiffure, les cheveux, les vétements de ces gens qui m'entourent sont transformés.

Et comme ils écoutent !

Plusieurs connaissent le français : ainsi, l'interprète Maurice.

Je retourne à Houaïlou après le culte, non sans avoir désigné l'emplacement du nouveau temple, qui doit remplacer l'ancien, décidément trop petit.

L'après-midi, je fais seller mon cheval et, d'un saut, me voici chez M. G.

J'y arrive tout plein de mon idée. Nous entrons aussitôt en matière. Je lui expose mon plan pour la maison de l'Arrondissement. Il croit la chose faisable.

F., l'homme d'affaires de M. G., nous aide de ses conseils. La maison, dans l'état où elle se trouve actuellement, a peu de valeur (4,000 francs peut-être.) On ne voit guère d'acquéreur possible.

d'avoir un cheval avec soi pour cette petite course.

Quelques colons sont établis le long du chemin de la tribu.

Belles caféeries.

La tribu me paraît assez nombreuse. Le temple est trop petit, on y étouffe. Oh ! les odeurs qui s'échappent de cet amoncellement de corps [1].

Dans la foule, j'aperçois deux ou trois lépreux. Beaucoup de femmes.

Le nata Joané est un Ouvéa. Sa maison et le terrain qui l'entoure, tout cela est d'une rigoureuse propreté.

La physionomie de ce nata a quelque chose de particulier ; le regard est lumineux d'intelligence et brille lorsqu'il parle. Il traduit aisément, Kanéné. Je m'exprime soit en français, soit en Maré ; Kanéné traduit en Lifou ; Joané traduit, à son tour, en dialecte de Houaïlou.

[1] Un parfum acre, qui caractérise nos indigènes océaniens. Tous ne le possèdent pas au même degré. Mais il m'est parfois impossible de me pencher sur l'épaule de certains de mes élèves pour examiner leur travail : ils sont par trop odorants.

X

AU NORD DE HOUAILOU

Monéo *Mercredi 6 septembre.*

Me voici dans une case noire, noire. Il est 7 heures du soir. La journée est donc à peu près terminée — c'est le moment du ressouvenir.

Départ ce matin, à 7 heures.

Passé par la tribu de Waraï.

Notre petite caravane grossit d'instant en instant. Je note, en passant, que cette tribu de Waraï se trouve placée au confluent de deux rivières, que les cultures y sont faites avec un grand soin. Ces gens travaillent.

Dans la mesure où une tribu travaille pour

elle, à ses cultures, dans la mesure aussi où elle reçoit l'Evangile... on peut dire sûrement que, dans la même mesure, *elle se relève.* C'est, je crois, le cas actuellement pour quelques tribus du district de Houaïlou.

Ici et là, quelques colons. Ananas superbes.

Sur la route de Bâa, à 4 kilomètres, on rencontre une petite tribu, *Nekoué,* dont le chef est protestant.

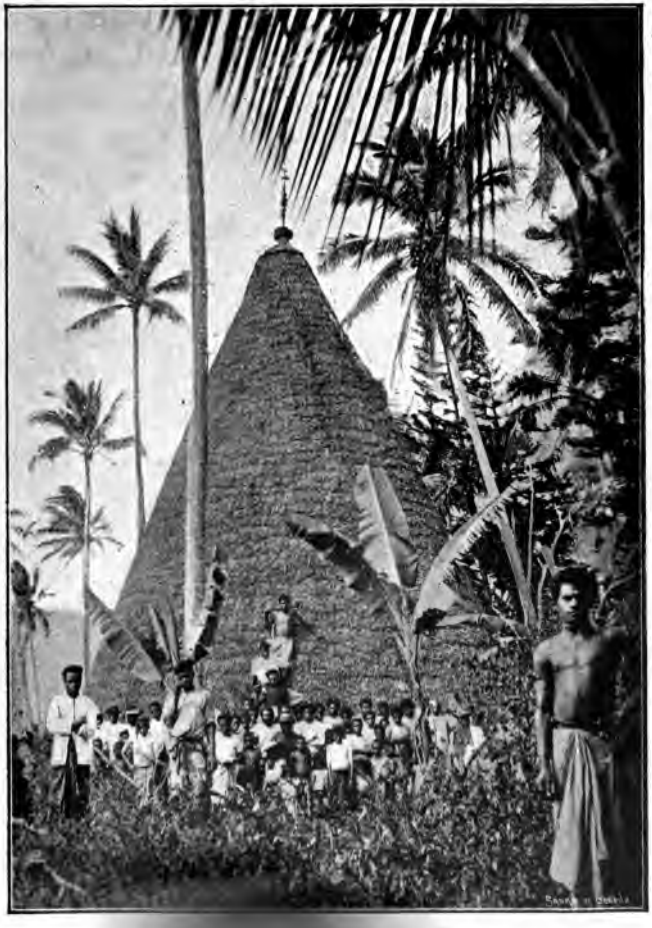
Ce chef de Nekoué était fâché contre son frère : plus encore, son ennemi juré. On me raconte cela et voici que nous rencontrons le frère en question. Je parle au chef... il me comprend, court au devant de son frère et lui serre la main, s'assied à côté de lui...

Deux kilomètres plus loin, il nous rejoignait en courant :

— « C'est fait » dit-il !

Superbe banian.

Sur la route j'ai un entretien intéressant avec M. le président de la commission muni-



La [illegible] *pilou » à Bâa.*

cipale de Houaïlou. Il me rend un très bon témoignage des natas.

Lui aussi me confirme le fait : Les « taïos » protestants ne boivent pas. Il a du reste des ennuis avec la mission catholique voisine.

Voici, au neuvième kilomètre, *Kaora* une annexe de Bâa, avec temple. Réception touchante, dons d'ignames et de poules.

Enfin, voici *Bâa*. Nata Haxën, presque un vieillard, mais solide encore et fortement charpenté. Il a sept enfants, dont quatre avec lui, les autres aux Loyalty.

Il a été nata en Nouvelle-Guinée pendant *quatorze ans*. Un autre (Jacobo) a travaillé dans ce champ de mission, *dix ans*. Nous ne sommes donc plus en présence de débutants : ce sont de vieux guerriers qui maintes fois déjà ont vu le feu.

Un incident — amusant, s'il n'a pas d'autres conséquences — marque notre arrivée.

En face du village, vis-à-vis la case du nata, [illegible]nt dressé au sommet d'une longue

cipale de Houaïlou. Il me rend un très bon témoignage des natas.

Lui aussi me confirme le fait : Les « taïos » protestants ne boivent pas. Il a du reste des ennuis avec la mission catholique voisine.

Voici, au neuvième kilomètre, *Kaora* une annexe de Bâa, avec temple. Réception touchante, dons d'ignames et de poules.

Enfin, voici *Bâa*. Nata Haxën, presque un vieillard, mais solide encore et fortement charpenté. Il a sept enfants, dont quatre avec lui, les autres aux Loyalty.

Il a été nata en Nouvelle-Guinée pendant *quatorze ans*. Un autre (Jacobo) a travaillé dans ce champ de mission, *dix ans*. Nous ne sommes donc plus en présence de débutants : ce sont de vieux guerriers qui maintes fois déjà ont vu le feu.

Un incident — amusant, s'il n'a pas d'autres conséquences — marque notre arrivée.

En face du village, vis-à-vis la case du nata, fièrement dressé au sommet d'une longue

perche, flotte un drapeau... anglais ! Horreur ! Un gendarme vient de passer sur le chemin !

Nous avons vite fait de « baisser pavillon » ... et le nata reçoit une « chasse » en règle. Le pauvre homme ! anglais, portugais ou belge... il en ignorait. Pour lui, c'était un drapeau et c'était assez. Il l'avait déniché dans ses souvenirs d'autrefois, en Nouvelle-Guinée, et il avait pensé que cela ferait très bien au haut d'une perche...

Brave nata, il ne se doute guère qu'avec son drapeau, les « bons Pères[1] » et C^ie^ peuvent trouver matière à toutes les calomnies.

Mercredi 6 novembre 1899.

La tribu est formée de deux agglomérations, l'une sur le penchant de la montagne, l'autre dans la plaine, au bord de la rivière et

[1] On ne se figure pas — même dans les milieux catholiques — la multitude de « bons Pères » qui travaillent la Nouvelle-Calédonie. J'ai réussi à me procurer 85 noms de « religieux, » pères et frères, et ma liste n'est pas complète. Ils sont *une armée*. S'étonner après cela qu'ils puissent pétrir à leur guise une colonie naissante !

tout près de la mer. C'est dans cette deuxième partie que se trouve le temple, tandis que le nata habite sur la hauteur.

Il n'y a plus de païens et seulement deux catholiques. Le nata me dit ne plus connaître aucun cas d'ivrognerie.

Mais voici le moment de la réunion. Une vieille pirogue fait l'office de cloche : on tape dessus à tour de bras.

Ici les têtes me paraissent moins intelligentes, le regard est moins vif. Le chant est bon. Beaucoup d'enfants. Le peuple semble se relever.

Enfants de Bâa.

Encore une fois : comme ils écoutent, et comme ils chantent, dans le frais et joyeux enthousiasme de leur vie transformée !

Je remarque pourtant qu'ils sont moins vêtus qu'ailleurs; plusieurs n'ont que le « manou[1] ».

Il est plus de deux heures. J'ai pris plusieurs vues photographiques. Il faut seller, et lestement. Nous partons au galop.

Paysage plutôt monotone. Cependant, ici et là, la végétation est superbe. C'est là que j'ai vu les plus beaux spécimens de fougères arborescentes, s'élevant à de grandes hauteurs, avec une couronne de fleurs mesurant de 2 à 3 mètres.

Monéo est à 9 kilomètres de Bâa et à 23 de Houaïlou.

Entrée triomphale entre deux rangées de superbes « taïos[2] » et de «popinées» irrépro-

[1] « Manou » — pièce d'étoffe, généralement de couleur claire : rouge, bleue, jaune à grandes fleurs blanches. Il en faut 1 m. 50 à 2 m. pour faire un « manou ». On serre cela autour des reins... Voilà un costume superbe et suffisant.

[2] « Taïo » « popinée » (homme, femme) font partie de l'argot « biche-la-mar » que parlent les colons dans leurs rapports avec

chables. Les chefs ont revêtu leur costume de grand gala : habits noirs, képis galonnés.

Nous entrons de suite dans le temple. Cette fois, plus que partout ailleurs, le temple est plein et déborde. C'est que Monéo a réuni ses cinq annexes.

Nata Waïna, petit de taille, timide : il est d'Ouvéa.

Chef François, trois galons. Jeune encore, parle un peu le français. Il est grand chef.

Kanéné parle le premier. Waïna traduit très aisément (il est arrivé à Houaïlou en février 1897, avec Mathaia).

Les têtes sont ici très crépues. Le chant est bon, mais les finales sont épouvantables : impossible de terminer en mesure.

Après le culte, je visite le village. On m'entretient longuement d'un colon qui, dit-on, est injuste à leur égard. Il faut calmer ces pauvres gens et leur rappeler que « je n'ai pas été établi pour juge de leurs héritages. »

les indigènes. Le « biche-la-mar » est l« hétéroclite de canaque, d'anglais, de franç peut imaginer.

Je suis bien las et c'est en vain que je cherche un peu de repos : on me déniche toujours.

Voici la prière du soir, sous les grands cocotiers ; on est groupé par âge autour des feux. L'indigène étant fort peu occupé et aimant la vie en commun, ce culte du soir est tout ce qu'il y a de plus facile à organiser : quelques chants, une lecture très courte, une prière et la soirée se prolonge en conversations, dans l'atmosphère torride, sous un ciel étoilé.

C'est saisissant, poétique.

Je parle. On écoute très attentivement. C'est la vraie vie missionnaire, cela.

Et me voici dans la case noircie qui, pour une nuit, sera l'étape.

3 heures du matin.

Après des efforts désespérés pour arriver au sommeil, je dois m'avouer vaincu. La natte sur laquelle je suis étendu, les moustiques, les mille petites bêtes qui habitent une case indigène... c'en est assez.

Du reste, les indigènes ont chanté jusqu'à 1 heure et demie. Dans la case des femmes, j'ai entendu longtemps encore des conversations ; puis les chiens sont venus rôder dans la case, à la recherche des os du repas...

Maintenant tout s'est tu. Seul, le vol lourd des roussettes[1], un bruissement de feuilles de bananiers et, de temps à autre, quelques gouttes de pluie sur le chaume de la case.

Je veux penser à eux — eux qui dorment dans les cases, là, à quelques pas de moi : chefs et sujets, petits et grands.

Quelle est, dans leur pensée rudimentaire, l'idée qu'ils se font de Dieu ? Quels sont leurs sentiments intimes : prières, angoisses, consolations, motifs d'espérance ?

Y a-t-il la foi vraie ? ou le « schibolet » répété machinalement, comme une formule de

[1] La roussette est l'animal — j'allais dire l'oiseau — calédonien par excellence. Chauve-souris gigantesque, elle dort le jour et sort à la tombée de la nuit. Les Canaques sont très friands de la chair de la roussette et se font toutes sortes de petites choses (colliers, frondes, bracelets, « manous » même) avec son poil court et soyeux.

« tabou »? Y a-t-il un lien qui unisse leur pauvre âme, demi-obscure encore, à la réalité vraie, à Dieu, au Christ, à l'Evangile éternellement vivant ?

Qui répondra? qui pourrait se glisser assez furtivement sous leurs couches de ténèbres pour n'éveiller aucune mise en garde, et saisir la réalité, l'instantané vrai?...

Et pourtant une chose demeure — car c'est par les faits seuls que nous pouvons juger et déduire une appréciation : cette chose, ce miracle c'est leur abstention absolue de tout alcool[1]. Pourtant quelques-uns étaient de terribles buveurs. Cela se voit sur leur mine hébétée, dans les rides du front, au rictus des lèvres. On me les a cités pour d'anciens ivrognes.

Ils ne boivent plus...

Qui a fait ce miracle?

[1] Je ne puis exactement me représenter comment cette idée leur est venue, mais voici la formule courante : « Il est protestant — il ne boit pas ». C'est logique pour eux : comme un bananier produit des bananes, un protestant est un homme sobre. Comme j'en étais fier — mais non pas, hélas, sans arrière-pensée !

Les natas? Hélas! ils sont une goutte d'eau, ils sont une feuille agitée par le vent, ils sont timides à l'excès, pauvres en connaissances et faibles dans la foi.

Mais qui donc alors a fait ce miracle?

L'amour de Dieu. C'est là le lien qui unit ces pauvres âmes à la Vie, la seule chose qui leur donne une valeur éternelle et absolue... Dieu les aime.

Après cela, mettons l'humble travail des natas, leurs prières, leur obéissance simple au devoir entrevu.

Quant aux indigènes, ils ont eu assez de confiance aux natas pour les écouter, pour les recevoir et partager avec eux leurs terres et leurs récoltes. Alors les natas ont parlé, ils ont « dit l'Evangile », ils ont semé comme ils pouvaient et savaient...

Dieu a donné l'accroissement.

L'œuvre est donc commencée; elle n'est pas faite. La porte est seulement entr'ouverte: il [illegible]t entrer.

Il sera important et décisif, ce premier travail dans des âmes qui s'ouvrent.

Et pourtant, il est simple, me semble-t-il, divinement simple, comme tout ce qui vient d'En-Haut : donner de la lumière.

« Je suis la lumière du monde ». Donner Jésus, c'est le faire connaître en faisant connaître l'Evangile. En imprégner les consciences et les cœurs, non pas tant comme une doctrine que comme une *puissance*. Un Christ lumineux, vivant et puissant.

Oh ! comme il serait aisé maintenant de s'en tenir là, de se contenter de quelques règles et même de quelques résultats visibles ! Combien facilement nous pourrions organiser cette piété toute négative, avec quelques bonnes petites lois, avec quelques principes de morale, une liturgie, un règlement !.. Et ce serait la paralysie de ce corps de nouveau-né.

Non, ce que nous voulons, ce que je désire de toute mon âme, ce que j'appelle de mes prières, ce qui sera probablement

difficile et peut-être... (non, je ne veux pas écrire le mot impossible) ce sera de donner tout l'Evangile à ces âmes en les maintenant face à face avec l'idéal chrétien.

Canaques, c'est vrai, ils le sont, mais ..... est-ce une raison pour ne pas croire !

« O Dieu, aide-nous dans notre incrédulité ! »

Jeudi 7 septembre.

Mou (ou Mhu), à 40 kilomètres de Houaïlou, à 5 kilomètres de Ponérihouen.

Partis de Monéo à 5 heures 1/2. Arrivés à Mou à 7 heures 3/4 (mais en passant par le raccourci du bord de la mer, qui est, paraît-il, plus court que la route de Ponérihouen.

Le sentier suit le bord de la mer ; si le soleil n'est pas trop ardent, la course est intéressante. Sicas superbes.

Mou est au bord de la mer. Terre extrêmement fertile, végétation magnifique.

Nata Waibo. Marié, 3 enfants. Il est d'Ouvéa. [illegible] en septembre 1898. C'est lui qui

a commencé l'œuvre ici. Petit de taille, figure régulière et jolie.

Chaou (ou Saou) — nom de baptême : Salomon — c'est le chef. Il a fort bonne mine. Il aime beaucoup son nata.

La case du nata dénote un homme d'ordre et intelligent.

L'Eglise compte déjà vingt-cinq membres. Je me demande si l'on n'a pas été un peu trop vite en fait d'admission au baptême. Je crains qu'il n'y ait eu de l'entraînement sans conviction.

Le temple est une vieille cuisine. Je donne l'ordre de commencer à élever autre chose de plus convenable.

Ici les vêtements sont irréprochables et dénotent une certaine aisance. Les indigènes, paraît-il, ont renoncé à vendre leur coprah aux libérés et le livrent directement au commerce, ce qui leur rapporte beaucoup, car sur cette côte, les cocotiers sont légions et très productifs.

Le chef me traduit pendant le culte. Le

nata ne sait que peu de chose de la langue du pays. C'est un nouveau dialecte. Ponérihouen (5 kilomètres) et Baï (20 kilomètres) parlent la même langue.

Mais il faut penser au retour. La route sera longue : 40 kilomètres. Partis à 11 heures, nous n'arrivons qu'à 4 heures à Houaïlou. Sans arrêt, je vais reconduire le cheval à M. G... et prendre congé.

Voici le soir. Repos désiré et, je crois, bien mérité.

XI

DERNIÈRE JOURNÉE A HOUAILOU

Houaïlou *Vendredi 8 septembre.*

C'est ma dernière journée. Je suis un peu anxieux : pourrais-je terminer mon travail? Je mets mes affaires en ordre avant de sortir, valise et paquets...

8 heures.

Je me rends à la tribu. C'est comme un jour de fête. Il arrive des indigènes de partout. Les natas sont là au grand complet, avec femmes et enfants.

Noël, le chef de Ni, est là. Le petit chef de Newa également.

Je photographie plusieurs groupes. Les enfants des natas me chantent en Lifou, puis en Ouvéa. C'est si gentil, si original, ce groupe de petits gamins, garçons et fillettes, qui, loin du sol natal, entonnent les chants du pays. Aussi je les en récompense par quelques friandises que j'ai eu la bonne idée d'apporter.

Mais le temps est précieux, vite à l'ouvrage.

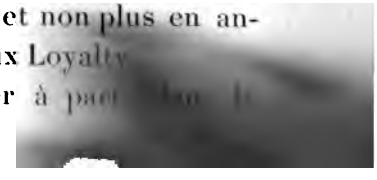
D'abord, une conférence avec les natas.

Je résume : Ma joie de les voir. — Gloire à Dieu pour le travail accompli. — Mais c'est un simple commencement. — Il faut continuer : *Avec Dieu*, c'est la grande chose.

Je leur ai fait les recommandations suivantes :

— Compter en français, et non plus en anglais, comme chez eux, aux Loyalty

— Lépreux : les placer à part dans le temple.



Avant le culte, à Houaïlou.

— Temples : il faut qu'ils soient vastes, bien aérés, jolis si possible (Celui de Néchakoya est un modèle à imiter.)

— Coiffure : ne pas imiter les Lifou, qui portent sur le côté de la tête une longue mèche de cheveux. Que les hommes se coupent les cheveux, que les femmes les portent longs [1]. Toilette : propreté.

— Chants : c'est bien, mais les finales laissent à désirer. Chanter beaucoup.

— Baptême : ne pas se hâter. Attendre souvent plusieurs mois pour s'assurer de la sincérité des sentiments. Regarder à la vie plus qu'aux paroles.

— Pas d'idole, pas d'alcool, une seule femme. Du reste, j'enverrai une règle générale et des conseils — en attendant le missionnaire.

— Pour ce qui concerne les natas et leur famille : pas d'alcool chez eux et, quant au

[1] Missions catholiques, tant aux Loyalty qu'en Grande- les femmes indigènes aient les cheveux ainsi défigurée et sans aucun charme : elle

tabac[1], liberté à chacun. Cependant, il vaudrait mieux qu'ils ne fument pas, à l'exemple de leurs collègues de la côte Ouest.

— Quelques femmes indigènes continuent à fumer, même après leur conversion et leur baptême; désapprouver cela[2]; que les natas avertissent à ce sujet leurs auditeurs.

Où faut-il envoyer des natas? — Réponses :

1° *Vi* (chef Noël).

Depuis très longtemps, un nata y est demandé. La tribu est importante, entourée de quatre autres villages. Deux familles sont catholiques. Le « Père » de Bourail y va quelquefois. Cependant il y a peu d'enfants.

Vi est à 44 kilomètres de Houaïlou, sur la la route de Bourail.

2° *Gondé* (chef Baptiste).

[1] Voy. ci-dessus, p. 122. La plupart des natas de la côte Est fument.

[2] C'est une question épineuse que celle-là, et non pas aussi simple qu'elle peut paraître au premier abord. La femme indigène, en Calédonie, a la pipe constamment aux lèvres ou dans un trou fait au lobe de l'oreille. Cela l'enlaidit, l'abrutit... Mais ce qui a pu se faire pour les hommes quant à l'alcool, peut aussi se faire pour des femmes au sujet du tabac. Il y faudra de la sagesse, de la fermeté... et du temps.

Les natas, — ou namiètes — du district de Houaïlou

A 25 kilomètres de Houaïlou, toujours sur la route de Bourail. 50 adhérents et 6 membres d'église (Gondé est une annexe de Néchakoya.)

Tous les natas consultés (y compris Jacobo) conseillent l'envoi d'un nata à Gondé.

3° *Tiparama* (chef Doui).

30 kilomètres de Mou, sur la route de Ponérihouen à Wagap.

Un « Père » réside à Wagap ; cependant il n'y a pas de catholiques à Tiparama. La tribu est, dit-on, très grande et entourée de plusieurs autres.

La demande du chef date de février 1899.

4° *Baï* ou *Baye* (chef Apoa).

22 kilomètres de Mou, au bord de la mer. Plusieurs autres villages canaques.

Il y a une petite église, en « torchis » et paille ; le « Père » de Wagap y vient quelquefois. Quelques catholiques. Demande du chef, en février 1899.

5° *Newa.*

15 kilomètres au sud-ouest de Newawa, dans l'intérieur.

Zikoziko raconte, à ce sujet, un fait intéressant. Un homme, baptisé par le nata Hohane, à Nediwa, est allé s'établir à Newa. Il y a travaillé pour Christ — par sa vie et ses paroles — et, dernièrement, il amenait à Zikoziko un autre homme pour être baptisé.

6° Les natas ajoutent qu'ils ont entendu dire qu'à *Touho* les tribus désireraient aussi des natas. Mais il n'y a pas eu de demande positive.

Il est évident qu'il faudra un jour s'avancer dans cette région, où les tribus sont nombreuses, mais ...c'est aussi une citadelle des « Pères. » La lutte sera rude. Cependant, si les tribus appellent, il n'y aura pas à hésiter.

Quels sont ceux de leurs jeunes hommes qui pourraient et désireraient devenir élèves-natas ? Y a t-il des vocations parmi leurs nouveaux convertis ?

Sept me sont signalés — mais je retiens ici le nom de l'un d'eux, *Luca*.

Il est de la tribu de Néchakoya ; il a 28 ans

il est marié et père de deux enfants. Je le fais appeler et m'entretiens avec lui. Nous verrons plus tard si je puis le faire venir à Maré, auprès de moi.

C'est au tour des natas à parler :

— Ils me remercient. Personne ne s'occupait d'eux. Par mon intermédiaire, ils ont reçu quelques secours[1]. Autrefois, ils ne recevaient rien.

— Ils désireraient un assortiment d'outils pour la construction de leurs temples. Ils se les passeraient les uns aux autres. C'est à étudier.

— Ils désireraient aussi un petit bateau pour faciliter leurs rapports et leur œuvre. C'est impossible maintenant. J'en écrirai à Lifou.

Question de traduction de l'Evangile :

[1] Par trois fois, ils ont reçu des secours en argent et en nature. Avant de me séparer d'eux, je leur ai remis à chacun 25 kg. [illegible] fois lors, les Eglises de Lifou ont envoyé 50 fr. à chacun des natas.

Mathaia[1] avait commencé à traduire l'Evangile selon Saint Mathieu. Il est arrivé au chapitre XIV, v. 2 ; puis Dieu l'a rappelé.

Cette traduction est entre les mains du nata de Houaïlou.

Après un rapide examen, je crois que la traduction a été faite en phonétique de Lifou. Elle devrait être revue.

Il faudrait adopter une orthographe et former un lexique.

Grosse question !

Je prends mon repas à la tribu.

Viennent ensuite les entretiens particuliers avec les natas. Ce sont des questions spéciales d'organisation, ce sont des plaintes...

Je ne retiens ici qu'une seule de ces plaintes, assez caractéristique :

Le nata Jeimes, assez nouvellement dé-

[1] Un héros, celui-là. Seul, il a commencé l'œuvre à Houaïlou ; seul, il a posé les fondements de toutes ces Eglises naissantes. Il avait une influence extraordinaire sur le chef Mindia. Il avait commencé une traduction de l'Evangile ; il [illegible]bé en pleine activité. Il repose là, à Houaïlou. Que Dieu su[illegible]aucoup de natas comme lui ! A lui seul, il avait l'activi[illegible]. Il était presque un missionnaire par l'autorité, il était [illegible] par le zèle. C'est un nom à ne pas oublie

barqué — et qui n'a pas eu, par conséquent, le temps nécessaire à des plantations — se plaint de ce que « il a généralement faim le dimanche soir. » Et je m'explique le fait ainsi : les jours de semaine, il va journellement chercher sa nourriture dans la brousse et il y a toujours assez... Mais le samedi doit pourvoir à deux jours. Seulement — à la façon indigène — il mange tout ce qu'il a le samedi et, le dimanche soir, les tiraillements de la faim se font sentir!

Je le plaisante un peu et lui conseille de planter beaucoup d'ignames pour la nouvelle année; mais je demeure pensif en réfléchissant à tout ce qu'elle contient de tragique, cette simple phrase du nata Jeimes :

« J'ai faim le dimanche soir [1]. »

D'autres viennent m'expliquer que le terrain de leur tribu a été vendu en grande partie [2] pour des concessions aux colons. C'est

[1] J'ai demandé aux Églises de Lifou de faire ce que les Églises de Maré ont fait par trois fois pour les natas de la côte Ouest : *envoyer des ignames*.

[2] L'indigène, comme les Orientaux, a une tendance à l'exagération. Il faut toujours, à leurs discours, couper un long mor-

toujours la même plainte. Elle a du vrai, sans être absolument exacte. J'en parlerai au gouverneur.

Enfin, voici les dernières heures.

Je groupe tout mon monde pour un culte d'adieu.

Les enfants arrivent en chantant. Le temple se remplit : 200 ou 250 personnes. Il y a des représentants de toutes les tribus voisines. Quelques-uns sont venus de 40 kilomètres.

Je parle sur « Jésus le *chemin* du ciel. » Au revoir — peut-être au ciel.

Kanéné parle aussi. Joané traduit avec une très grande aisance.

Il faudrait se séparer maintenant : il est 4 heures. Mais nous ne nous séparerons pas sans avoir ensemble communié. C'est là le ciment des âmes.

Les natas et leurs femmes seulement. Moment de grand sérieux : une véritable émo-

ceau. Le gouverneur m'a assuré que tous les indigènes dont les terres avaient été délimitées, avaient *au moins* trois hectares par tête.

Les natas — ou namiètes — de Houaïlou avec leurs femmes et leurs enfants

tion étreint leurs cœurs. Je suis aussi ému.

« Une grande grâce reposait sur eux tous. » Cette parole des Actes des apôtres, je la leur applique comme mon vœu pour eux et mon adieu.

Distribution de la Cène par les deux plus vieux natas...

Et nous nous sommes séparés...

Ce coin de Houaïlou gardera désormais une partie de mon cœur.

J'avais quelques paquets assez lourds, la distance était longue par terre (72 kil.). M. G. m'assurait que le meilleur parti à prendre était de me rendre par mer à Canala. Il mettait sa baleinière à ma disposition... et j'acceptai.

La nuit tombe, il faut transporter dans la baleinière toutes mes affaires, manger à la hâte, régler mes comptes à l'hôtel... Il est 7 heures.

Toute une foule de braves gens de la tribu, [redacted] et leurs femmes, nous crient de la

rive : « Haëked, haëked » (adieu), et nous répondons : « Aïcadawene » (au revoir).

— « Egewa » (oui, au revoir).

La nuit n'est pas très sombre, le temps est calme, le vent faible.

A la garde de Dieu !

XII

KOUA

Koua Samedi 9 septembre 3 h. après-midi

Il faut ici que j'écrive ce dont mon cœur est plein — un mot prononcé bien des fois dans ma vie et que j'oublie toujours :

« Mon âme, bénis l'Eternel ! Et n'oublie aucun de ses bienfaits. »

Je désirerais élever, comme Jacob, ma pierre de reconnaissance. Dieu m'a gardé merveilleusement—et ceux qui étaient avec moi.

Mais je raconte.

Partis hier au [illegible] heures, nous avons eu une nuit ex[illegible] dormir.

Au petit jour, nous apercevions la baie de Canala ; mais le vent nous avait poussés au large — bien que toujours à l'intérieur de la ceinture de récifs.

Alors j'ordonne de baisser la voile et de prendre les rames. Nous allons ainsi, sans avancer beaucoup toutefois, car les vagues nous sont contraires.

Chose extraordinaire : à ce moment là, les vagues étaient fortes et le vent presque nul. Nous voici à 9 heures 1/2 ou 10 heures. Tout à coup, le vent s'élève du large ; il est violent. Il y aurait imprudence à vouloir continuer sur Canala : nous serions roulés par les vagues furieuses.

Demi-tour donc, vent arrière.

Nous ne laissons que la toute petite voile d'avant, mais deux fois la corde se brise...

Je suis étendu sur la paillasse, un peu à l'arrière. L'estomac me fait horriblement mal. Notre baleinière est une coquille de n[illegible] monte, descend, disparaît, embarque [illegible] lame. Un homme vide l'eau constamm[illegible]

« Où aborderons-nous? » c'est la question que j'adresse à l'indigène qui tient la barre.

— « Où on pourra ! »

La réponse était exacte, rude, brutalement vraie.

J'avoue que j'étais peu apte à la réflexion, malade comme je l'étais ; et pourtant j'ai pu réfléchir, envisager la situation, me confier même... « O Dieu ! aide-moi dans ma petite foi ! ».

Et je pensais toutefois à mon œuvre interrompue, à cette mission d'enquête dont le fruit serait perdu, à mes photographies... douchées à chaque instant par les paquets d'eau.

« Où on pourra » — et la réponse me cinglait de sa réalité tragique... J'interrogeais cette côte lointaine où je ne voyais pas une anse, pas un refuge, mais des falaises abruptes, une ligne blanche d'écume...

Pourtant Dieu était là. Je n'ai pas eu de fraveur, je n'ai pas eu de crainte, j'ai pu croire [illegible]out.

Nous approchons : la côte n'est plus qu'à un mille sans doute. Les hommes quittent leurs vêtements, prêts à toute éventualité ; on ne jette plus l'eau de la baleinière, il y en a trop maintenant.

J'essaie de me lever. Je me cramponne au mât, à l'avant. Les vagues roulent plus furieuses, se creusent profondément maintenant qu'il y a moins de fond.

O bonheur ! j'aperçois une ligne de sable, quelques cocotiers. Quelle délivrance déjà !

Enfin je puis distinguer assez pour voir l'embouchure d'une petite rivière. Je fais signe à l'homme qui se tient au gouvernail : « Barre à gauche. »

La barque obéit, mais les vagues sont épouvantables à l'entrée de la rivière. Quatre hommes se jettent à l'eau.

« Barre à gauche, à gauche ! » Une grande vague blanche d'écume... c'est la dernière, elle meurt sur le sable... Nous voici sur la rivière calme. Sauvés !

Sur la rive, une cabane de [illegible] nous-

nous réunissons là, à l'abri du vent et mes hommes et moi, agenouillés sur le sable, nous essayons de balbutier le « merci » qui est dans tous nos cœurs.

« Mon âme, bénis l'Eternel ! ».

Nous étendons au soleil nos vêtements trempés : peu de choses ont été gâtées, somme toute : peut-être quelques-unes de mes photographies ont-elles souffert.

On vide la barque. Il est 11 heures et 1/2.

Nous avons rebroussé chemin de 10 milles environ, et cela dans l'espace d'une heure et demie.

J'écris dans une maison hospitalière, installé sous la vérandah. Le vent fait rage, la mer mugit sourdement. Cependant le ciel est bleu ; je pense à la bonté dont Dieu a usé envers nous, je pense à ma famille, à mon œuvre... et il y a aussi du bleu dans mon cœur.

Dimanche matin, 10 septembre.

Koua est une propriété de l'importante so-

ciété minière « Le Nickel ». Mais ce n'est pas ici une exploitation de mine, c'est une maison d'agrément pour les directeurs de la société, en même temps qu'une ferme d'approvisionnement, avec « station » pour l'élevage du bétail.

Le site n'a rien de remarquable, mais la vallée est gracieuse et agréable.

Nous sommes à 30 kilomètres de Houaïlou et à 30 kilomètres de Kouaoua.

Je jouis beaucoup de ce repos forcé après les jours de surmenage de cette dernière semaine.

Le vent fait rage toujours.

Dimanche soir.

Ce matin, vers 9 heures, j'ai réuni les hommes de Lifou qui travaillent sur la propriété, pour un culte en plein air. Ils étaient 25 (à Thio, ils sont 146).

Chants en Lifou. Kanéné me tra

Ce culte dans la forêt me ra

réunions en plein air dans ce

de la France, dans nos Cévennes en particulier.

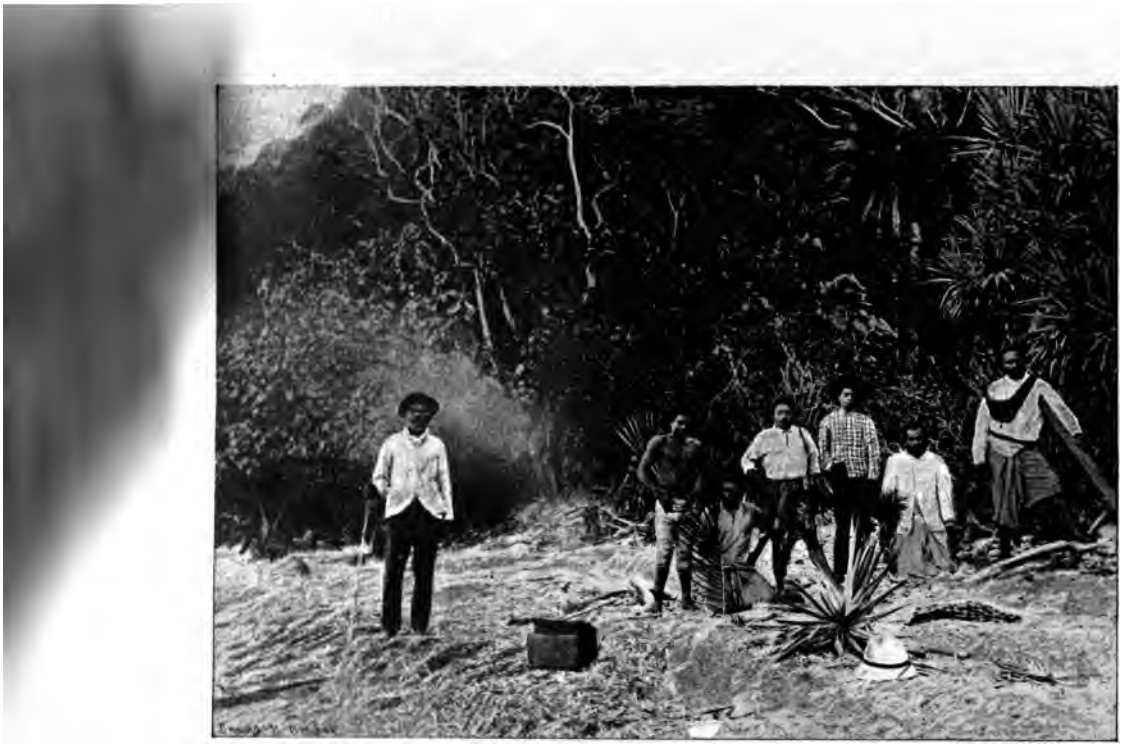
J'ai beaucoup joui de cette matinée.

Après-midi. Je prends quelques photographies. Causeries, lectures.

Nous partirons cette nuit, si le vent s'apaise.

M. et M^me^ L. ne veulent rien recevoir pour leur hospitalité. C'est vraiment touchant.

Enfants païens à Koua



A Canala. — Le nata Kanénc et les hommes de l'équipage

XIII

CANALA ET NAKÉTY

Canala. *Lundi 11 septembre.*

Voici une longue journée terminée. Je dis longue, car elle commençait déjà hier soir, à 11 heures et demie, par notre départ de Koua.

Le temps était calme. Nous avons été d'une grande prudence et mes hommes ont fait force de rames pour arriver au jour dans la baie de Canala. En effet, dès 6 heures, nous étions à l'abri. Nous avons déjeuné à terre[1], sur le rivage.

[1] J'ai photographié ce coin de rivage avec mes hommes (…nte). Karéné est seul, à gauche; Maraba … groupe, son grand chapeau posé crâne-

Une dizaine de requins sont passés près de notre embarcation. Ils allaient en file indienne, le dos au soleil, comme des flâneurs. Nous avons aussi aperçu une tortue de grande taille.

La baie est très profonde, encadrée de montagnes vertes : on dirait un lac.

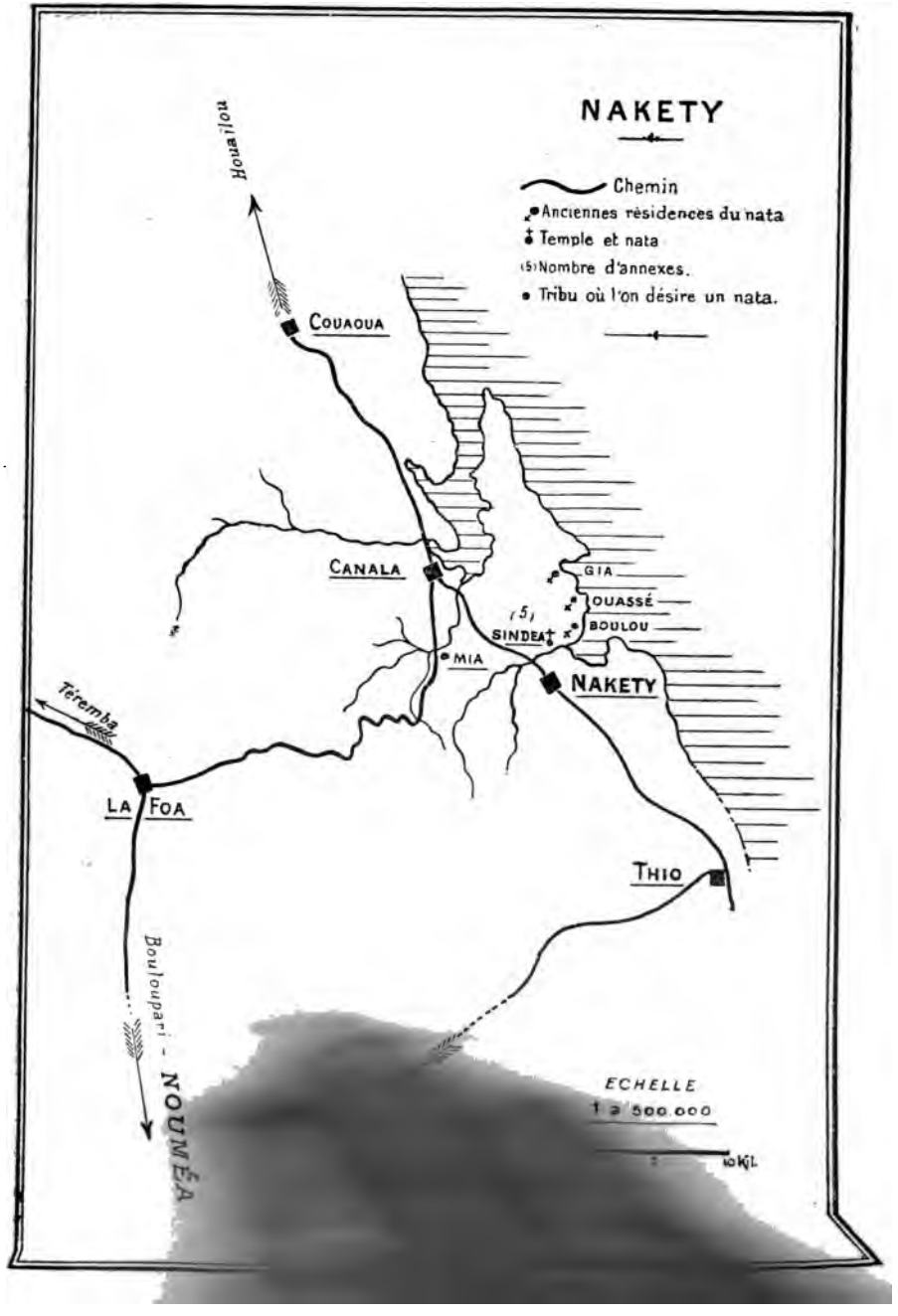
A 10 h. 1/2, nous arrivions à Canala. On débarque au bout d'un chenal, à deux pas du village.

Le mot village est peut-être un peu blessant pour la jolie agglomération de maisons européennes, perdues au milieu de la verdure et étagées sur la pente d'une colline. La flèche de l'église catholique émerge d'un fouillis de verdure ; le poste militaire veille au sommet du mamelon.

C'est ce que j'ai vu de mieux parmi les centres visités[1].

Un poste militaire, une gendarmerie, un

[1] *Bourail* est, paraît-il, plus important, mais moins agréable.


NAKETY
Chemin
Anciennes résidences du nata
Temple et nata
(5) Nombre d'annexes.
Tribu où l'on désire un nata.
Houaïlou
COUAOUA
CANALA
GIA
OUASSÉ
(5)
BOULOU
SINDEA
MIA
NAKETY
Téremba
LA FOA
THIO
Bouloupari - NOUMÉA
ECHELLE
1 à 500.000
10 Kil.

administrateur[1], une commission municipale, une école, — et même un instituteur indigène pour les enfants de la tribu[2]. Je descends à l'hôtel Janniard : l'on y est très bien et le prix n'a rien d'exagéré.

Je renvoie après le dîner mes cinq hommes d'équipage et j'écris une lettre au nata Ipézé, à Nakety.

Je fais quelques visites obligatoires ou réputées telles : l'administrateur, M. Mossakowsky, M. M., M. A., gérant des postes, protestant.

J'ai un long entretien avec l'administrateur. Il a son franc-parler, et nous finissons par nons entendre sur plusieurs points.

Il insiste, lui aussi, sur la question du français pour les natas.

Il me dit que les « Pères » sont détestés

[1] Cet administrateur, qui relève directement du chef-lieu, est chargé de la surveillance et de la direction des affaires indigènes pour toute la côte Est.

[2] C'est la seule école indigène en Nouvelle-Calédonie, (je ne parle pas des écoles de la Mission catholique).

des colons. En voici la raison : Les Pères monopolisent le travail indigène et les produits indigènes. Tout doit passer par « la Mission » et aboutir à « la Mission. »

Je lui pose la question : « Qui travaille le plus, des protestants, des catholiques, ou des païens ?

— L'indigène païen.

— Comment ! lui dis-je, les protestants sont vêtus convenablement : d'où leur vient donc l'argent ?

— Ah ! mais c'est qu'ils travaillent pour eux. Coprah, maïs, ignames, ils vendent leurs produits. Tandis que le païen travaille chez le colon, en vue de l'achat d'un objet qu'il désire ou d'une passion qu'il veut satisfaire. »

La première de ces passions, c'est l'alcool. Il arrive même quelquefois que le salaire est donné sous forme de tafia.

Me voici seul encore dans ma chambre d'un jour.

Cette journée n'a pas été mal employée, mais elle me pèse. Elle m'a « vidé ». Mon âme est triste de toutes les banalités dites, de cette parade, de ces visites, de ces formalités...

J'ouvre ma Bible au hasard, mais avec le cœur désireux de trouver du repos :

« Heureux les pauvres en esprit...
» Heureux les affligés...
» Heureux les débonnaires... »

Ces paroles que Dieu me donne s'illuminent de clartés soudaines. Il me semble les bien comprendre... et pourtant je ne suis, ce soir, parmi aucun de ces heureux dont parle le Livre.

Nakety. *Mardi, 12 septembre.*

Voici une nouvelle chambre d'hôtel. Voici une nouvelle soirée calme, pendant laquelle j'essaierai de me recueillir.

Nakety est un centre assez ancien mais qui ne me semble pas en pleine prospérité. Il y a pourtant de jolies installations (ainsi l'hôtel Soenne, où je suis), une église catholique flanquée de deux flèches, quelques « stores[1] » ou magasins de brousse.

Il y a 11 kilomètres de Canala à Nakety. J'ai fait la route à pied. Elle est agréable et d'un bon entretien. Du sommet de la route, au point appelé « Crève-Cœur », on a une vue superbe sur les deux vallées.

La tribu est sur la gauche de la rivière, au bout d'un sentier canaque.

Nata Ipézé. Jolie tête régulière, intelligente. Marié, deux enfants. Sa case est de construction récente, propre et vaste.

Cette case a une petite histoire. Le nata s'était rendu à Houaïlou pour une conférence avec ses collègues. L'Eglise se réunit et décida de faire une surprise à son nata...

[1] Le voisinage ... un certain nombre de locutions ... est, pour tout Calédonie...

Lorsque Ipézé arriva, il trouva une jolie case terminée : elle était à lui.

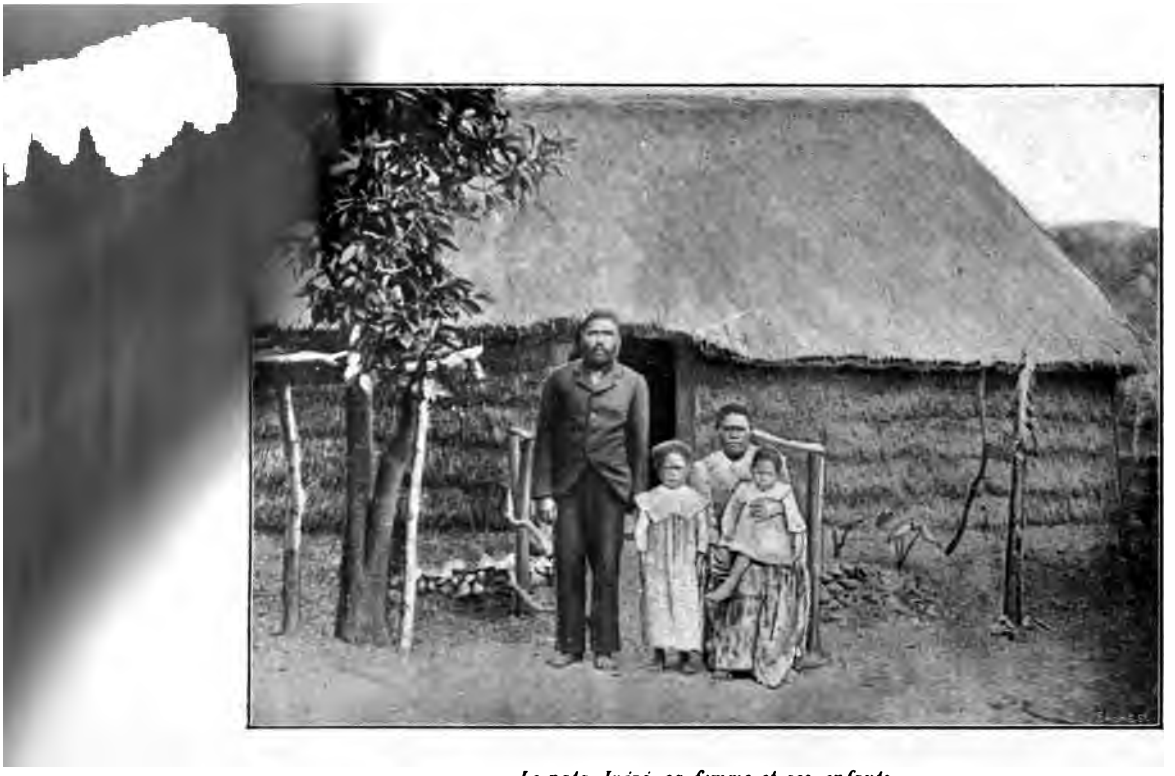
Les indigènes m'attendaient et m'ont reçu en grande pompe. On tire à mon approche des « salves d'artillerie » avec un vieux fusil. Les enfants chantent en groupe. Les indigènes font le cercle autour d'un énorme tas d'ignames, de cannes à sucre, de bananes ; quelques malheureuses poules sont suspendues au bout d'une perche : tout cela en mon honneur.

Allons-y... c'est mon dernier triomphe.

Il faut écouter le petit discours du chef. Il y a là quelque chose de très comique et pourtant beaucoup de solennité. Pendant ce temps, les poules se débattent furieusement et les chiens aboient. Je remercie en quelques mots. Je vais me reposer dans la case du nata.

Deux heures ! c'est le culte. Le temple est de dimensions moyennes.

L'auditoire me paraît assez intéressant. Il



Le nata Ipézé, sa femme et ses enfants

y a quelques têtes relativement jolies. On chante bien[1].

Je parle, ainsi que Kanéné. Je remercie, au nom de la Société des Missions, pour leur collecte annuelle (140 fr. 85).

A la sortie du temple, je réunis les deux diacres et le « nekonekatu[2] » (ou auxiliaire du nata) pour causer avec eux.

Entretien intéressant.

L'œuvre remonte à de très longues années. On s'en aperçoit dès l'abord au fait que les images du paganisme ont totalement disparu du village. On ne voit plus ces troncs de bois sculptés en figures grimaçantes, ces masques de guerre, vestiges d'un passé de ténèbres.

Voici ce que je puis saisir et comprendre de l'histoire des commencements.

Il y avait eu tout d'abord des occasions

[1] Une douzaine de cantiques Lifou ont été traduits dans la langue du pays.

[2] Le « nekonekatu » est celui des membres de l'Eglise qui, en l'absence du nata, est chargé de le remplacer pour la prédication. Nekonekatu est un mot de Maré qui signifie *aide*.

de contact entre les hommes de la tribu de Ouassé (au bord de la mer) et les Lifou. Quelques hommes de la tribu avaient été chercher leur femme à Lifou.

Un jour arrivèrent trois natas de Lifou et un missionnaire anglais, M. Pratt (?), venant des Samoa.

Pirogue indigène à Nakély

Ces trois natas étaient : Léanga, Wamachia et un nommé Isachéli, que l'on dut renvoyer pour inconduite. Du reste, le séjour des autres fut de courte durée. L'hostilité était générale, ils durent repartir.

Plus tard, un bateau chargé des élèves natas de Lifou vint, par un mauvais temps, se réfugier sur la côte calédonienne.

Nouvel appel des habitants de Ouassé pour obtenir un nata.

Un peu plus tard, arrivèrent les natas désirés; ils étaient cinq. Encore une fois, ils furent renvoyés. Il y eut des luttes entre cette tribu et les tribus païennes des environs.

Plus tard encore, le nata Zeöwe (actuellement à Chépénéhé, Lifou), vint passer trois mois, organisa l'Eglise et nomma deux diacres. Peu après, le nata actuel était appelé.

Mais, de l'agglomération des trois petites tribus du bord de la mer (Boulou, Ouassé, Guio), le nata transféra son [illegible] immédiate à Sindéa (près Nakéty, [illegible]ove

aujourd'hui. Ici, l'œuvre n'avait pas été faite et était urgente.

Du reste, il rayonne, de là, dans les localités du bord de la mer et se rend aussi à *Mia*[1] (près Canala).

Dans cette dernière tribu, le chef Gélépé demande instamment un nata.

Les deux premiers diacres calédoniens sont donc : *François* et *Thuki*, de Ouassé.

Le premier « nekonekatu » (auxiliaire, aide du nata) est *Maladé*, fils d'une mère Lifou et d'un homme de Ouassé.

Ils m'ont l'air très sérieux tous trois. Je suis ému en les contemplant. Ne sont-ils pas les premiers diacres calédoniens, les premiers serviteurs des églises calédoniennes naissantes ?

A la tombée de la nuit, au moment où j'allais me retirer, arrive un aveugle, le père du diacre : « Missionnaire, dit-il, je ne te vois

[1] Cette tribu se trouve sur la gauche de la route de Canala à la Foa, à environ 1 heure ou 1 h. 1/2 de Canala.

Enfants chrétiens *A Nakéty* François, Thuki et Maladé

Les trois premiers diacres calédoniens

pas, mais j'ai entendu tes paroles. Tu as dit qu'un missionnaire viendrait ici. Tu as dit cela, n'est-ce pas ?... Moi, je suis un vieillard, je suis un aveugle, un inutile : que peut faire un aveugle ? Mais, entends bien mes paroles, ô toi, mon missionnaire, je veux prier tous les jours jusqu'à ce qu'arrive le missionnaire dont tu nous as parlé. »

Dieu répondra à la prière de l'aveugle, le vieux Canaque de Ouassé.

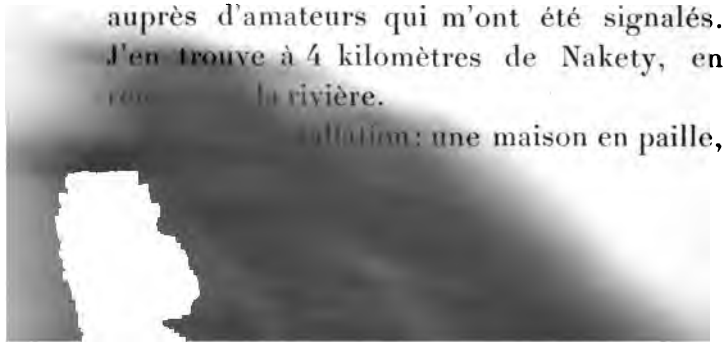
XIV

LA FIN DE L'ENQUÊTE

Mercredi, 13 septembre 1899.

Cette journée est la dernière, non pas du voyage, mais de l'enquête dont j'ai été chargé. Je dois donc inscrire ici mes dernières notes, résumer mes dernières impressions.

De bonne heure, le matin, je me mets en quête de quelques plaques photographiques auprès d'amateurs qui m'ont été signalés. J'en trouve à 4 kilomètres de Nakety, en [illegible] la rivière.



[illegible]allation: une maison en paille,

dans le désordre d'une brousse folle; des tapis de prix, quelques beaux tableaux, des meubles de luxe... Je ne m'attendais pas à trouver, au fond de ce vallon si mélancolique, une aussi extraordinaire fantaisie.

Je reviens à la tribu. Je prends quelques vues.

On me remet 15 francs. Je dois acheter — c'est bien peu! — un service de communion. Mais ils se contenteront de ce que je pourrai trouver. A cette condition, je me rassure et promets tout ce qu'on voudra.

Le nata désirerait un moniteur connaissant le français, en vue d'une école pour les enfants de la tribu. Cela ne pourrait avoir lieu que si le missionnaire exerçait une surveillance sur ces écoles, et encore faudrait-il avoir à sa disposition les moniteurs. C'est une grosse question qui nous préoccupe aussi à Maré.

Il insiste encore pour l'envoi à Mia d'un nata.

Mon impression est celle-ci : Le nata est

Sindéa, près Nakety. — Une tribu protestante

trop seul. L'œuvre se ressent de cet isolement. Elle fait l'effet de manquer d'entrain, de jeunesse. Il y a là une lacune. Envoyer un renfort aussitôt que possible (visites fréquentes du missionnaire, lorsqu'il sera là).

Le nata paraît timide, hésitant : l'encourager, le pousser à l'action.

Je voudrais maintenant qu'il me fût possible de dépeindre exactement les derniers instants passés au milieu de ces chers et braves gens.

Je convoque une réunion d'adieu, pendant laquelle je baptiserai le chef et sa femme.

Le nata agite une clochette de chèvre ; là-bas, devant le temple, le sonneur frappe à tour de bras sur un tronc de bois évidé...

Naturellement, personne ne va manquer : l'attention sera très grande.

Je remarque dans l'auditoire beaucoup de vieilles, très vieilles femmes. Le chef et sa femme sont assis devant la petite table.

Je leur raconte très simplement le baptême de l'eunuque par Philippe.

Je les interroge : « Croyez-vous aussi en Jésus? — De tout votre cœur? — Voulez-vous le servir? — Renoncer au mal?.. »

Sur leur réponse affirmative, je les baptise et prie pour eux.

Ç'a été un moment très solennel. Pendant que je priais, il y avait un très grand recueillement — on eût entendu le moindre bruit.

Oh! puisse ce couple vivre désormais d'une vraie vie chrétienne! Leur vie est, paraît-il régulière ; aucun mal ne frappe les regards. Mais il faut mieux : je l'ai demandé pour eux [1].

Je parlais, soit en français, soit en Maré. Kanéné me traduisait en Lifou, le « nekone-katu » en langue de la tribu... c'était bien un peu lent!

Il faut partir. J'ai pris congé de Kanéné et

[1] Hélas, une lettre récente du nata m'a appris qu'on avait essayé de le tenter par l'alcool et qu'on y avait réussi. Pourtant j'avais eu tant d'espoir à son égard! Voilà un édifice construit sur le sable — mais peut-être en restera-t-il quelque chose.

de Maraba qui me rejoindront à Nouméa par le « Saint-Antoine. »

Je monte à cheval ; on m'entoure pour chanter une dernière fois.

Et voici ce chant, tout improvisé puisque le nata l'a composé cette nuit dernière.

« Hélas, ô notre père !
Voici, tu vas partir...
Attends encore,
Nous te dirons *adieu*.

» Hélas, ô notre père !
Ne nous verrons-nous plus ?
Oh, reviens encore,
Nous te disons : *au revoir*.

» Hélas, ô notre père !
... Mais nous te verrons aux cieux.
Voici, ô notre père,
Nous te suivrons. *A Dieu !* »

... Je me suis éloigné sur le petit sentier en zig-zag qui côtoie la rivière. J'entendais encore par instant le chant d'adieu.

Et puis, tout s'est tu. J'étais seul.

Alors, tout à coup, je l'ai sentie terminée,
tâche dont la pensée m'avait tout d'a-

bord tant pesé — et dans l'accomplissement de laquelle j'ai eu pourtant de grandes joies.

Maintenant, il s'agira de rendre vivante et fidèle l'impression reçue ; il faudra rester dans le vrai et pourtant communiquer l'enthousiasme ressenti, raconter et convaincre.

Que le Seigneur, qui m'a aidé et conduit jusqu'ici, me soit encore en aide !

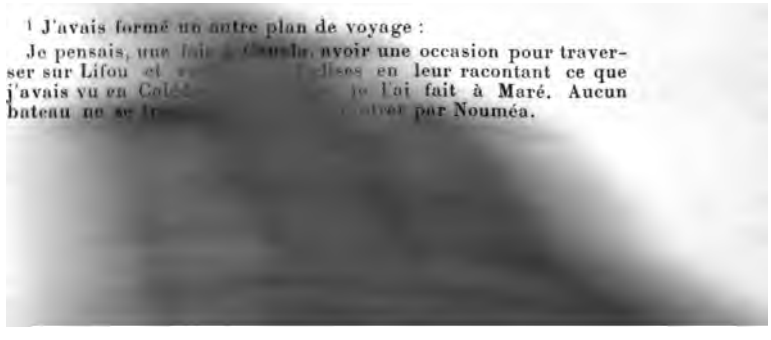
XV

QUELQUES NOTES

SUR LE VOYAGE DE RETOUR

Mardi soir, 13 septembre. — Retour à Canala. aimable réception chez M. A.

Jeudi 14. — Départ à cheval[1] pour La Foa : 49 kilomètres. Voyage des plus agréables. Sur la chaîne centrale, végétation splendide — un vrai coin du Jura ! La Foa : hôtel Couderc.



[1] J'avais formé un autre plan de voyage :
Je pensais, une fois à Canala, avoir une occasion pour traverser sur Lifou et y [illegible] dises en leur racontant ce que j'avais vu en Colé[illegible] je l'ai fait à Maré. Aucun bateau ne se [illegible] rer par Nouméa.

Vendredi 15. — Départ à 3 h. du matin, en voiture, pour Téremba. Attente pénible tout le jour sur un îlot stérile et triste. Le bateau n'arrive pas. Capture d'un gros requin de 2m50.

Samedi 16. — Enfin, voici « l'Active ». La mer est mauvaise, les passagers légers et frivoles. Oh, combien je préfère mes pauvres Canaques, simples et ignorants! — Arrivée à Nouméa à 8 heures.

Dimanche 17. — Me voici de nouveau dans la vie civilisée. Rien à dire de spécial. Ecole du Dimanche. Culte. L'après-midi, visite au chef Mindia, interné à l' « Orphelinat[1] ».

[1] Chef Mindia, de Houaïlou. Alcoolique, sous le coup d'une punition. Le Gouverneur avait eu la pensée de lui enlever son autorité et son titre. J'ai demandé à le prendre avec moi à Maré pour essayer d'avoir sur lui une influence décisive. Cela m'a été accordé. Je suis satisfait de sa conduite. Il comprend maintenant quel est pour lui le danger. Il me demande à signer un engagement de tempérance. La photographie ci-contre, prise à Maré, représente les trois Calédoniens ramenés de mon voyage : au centre, le chef Mindia, de Houaïlou : à gauche, le jeune Maraba, de Nediwa ; à droite, Baptiste, de le tribu de Koné, tenant à sa main mon petit Charles.

Lundi 18. — Visite à l'exposition locale. Visites diverses; j'ai l'occasion de m'entretenir longuement avec le gouverneur.

Mardi 19. — Courses et achats divers. Déjeuner chez le gouverneur. Kanéné et Maraba arrivent.

Mercredi 20. — Rapports, lettres. Dîner chez le chef du Domaine et le chef du service des Affaires indigènes.

Jeudi 21. — Aucun bateau pour Maré. L'Exposition de Nouméa et la Fête du 24 septembre retiennent dans le port tous les cotres indigènes qui font le service des Loyalty. Impossible de partir. — Correspondance. Lecture.

Vendredi 22. — Id.

Samedi 23. — Lettres diverses aux natas calédoniens et aux Eglises de Lifou.

Dimanche 24. — Je suis chargé de la prédication. — Service indigène à 2 heures. — Fête de la colonie [1].

Lundi 25. — Courses en ville. Lettre à Paris.

Mardi 26. — Préparatifs de départ. Dernières visites.

[1] Fête de la prise de possession de la Nouvelle-Calédonie et dépendances (24 sept. 1853).

Mercredi 27. — Départ pour Maré, sur *La France* (vapeur des Nouvelles-Hébrides) avec M^me^ Stilling-Lengereau et ses cinq enfants. Bonne traversée.

Jeudi matin, 28 septembre. — Heureuse arrivée à Maré.

Maintenant, je dois clore ici la relation de ce voyage. J'ai éprouvé de nouvelles joies à me ressouvenir ainsi, page après page, de tout le chemin parcouru.

Devant moi, pendant que je trace ces lignes, une vision apparaît : c'est une réalité et pourtant une fiction ; c'est une image, un symbole.

Sur la muraille de mon cabinet de travail, une carte de la Calédonie, et, au-dessus de cette carte, une panoplie d'armes canaques qui projettent leur ombre sinistre sur la paroi. Mais, ici et là, quelques points blancs, [illegible] lesquels j'ai voulu fixer approximativement [illegible]ace où travaillent nos frères. En[illegible]us, une lettre qui vient de *là-bas*

et dans laquelle on me dit : « Oh, demandez *un missionnaire pour nous !* »

... « Un missionnaire pour eux », ô Eglises de France, un missionnaire pour vos frères perdus !

Cette œuvre-là doit être un acte de foi, de cette foi qui multiplie l'huile de la veuve jusqu'à ce que tous les vases de la maison soient remplis.

Cette œuvre doit amener le don d'une volonté — d'une volonté brisée devant Dieu et inflexible aux suggestions humaines.

O Dieu, choisis, appelle, consacre, envoie et bénis celui des serviteurs de Ta Maison qui doit être LE MISSIONNAIRE POUR EUX.

Rô (Maré), Décembre 1899.

Sur la Muraille de mon cabinet de travail

XVI

POST-SCRIPTUM

POUR LA NOUVELLE-CALÉDONIE

Maré, 19 avril 1900.

— « Passe en Macédoine et viens nous secourir ! » (Act. xvi, 10).

Oh ! qui *entendra* cet appel ?

Entendre, ce n'est pas toujours comprendre... Qui *comprendra* ?

Comprendre, ce n'est pas encore obéir... Qui répondra, *qui se lèvera pour obéir* ?

— « Nous comprîmes que Dieu nous appelait... » ajoute simplement et logiquement le livre des Actes.

Il y a en France plus de mille pasteurs, tous occupés sans doute, mais dont quelques-uns ensemencent la pa[illegible]champ où d'au-

tres ont semé la veille... et cela tous les jours, d'année en année.

Et, pendant ce temps, Dieu demande *un* serviteur aux avant-postes, UN !..

Ne veux-tu pas, mon frère et collègue, t'interroger sérieusement devant Dieu et lui dire : « Seigneur, est-ce *moi !* »

— *Vingt* catéchistes ou natas, *quarante à cinquante tribus* Canaques qui s'éveillent et désirent entendre l'Evangile, plus de *200 baptisés...* un pays tout entier, un pays français...

Les colons viennent par centaines, et toi, serviteur de Dieu, tu calcules la dépense et les sacrifices !

* * *

Je vois que, au budget de 1900, pour l'œuvre en Grande Terre, figure une somme de *500* fr. — le modeste bilan d'une saison de bains de mer — un dîner offert chez un de nos frères riches de Paris... et d'ailleurs, — une somme insignifiante qu'on s'accorde pour

un plaisir convoité et qu'on marchande à Dieu.

Cinq cents francs ! Et comment, avec cela, nourrir vingt familles de catéchistes, pourvoir aux divers frais de voyage, de constructions et d'installation ?

Aussi savez-vous ce qui arrive ? Voici la *quatrième femme,* la quatrième mère de famille qui meurt, là-bas, parmi mes braves natas, et je n'oserais pas affirmer que les privations endurées n'y soient pour rien.

Elle m'est parvenue hier soir, cette triste nouvelle : « La femme du nata Sétine se meurt »... et j'en ai ressenti une angoisse qui m'étreint encore le cœur.

Nous n'avons pas le droit — entendez-vous bien ? — *nous n'avons pas le droit* de laisser *les autres* tout faire à notre place. L'œuvre de Dieu ne se fait pas par procuration, mais par *consécration personnelle.*

« Mon corps [illegible] âme
Ne m'app[illegible]

Ton amour les réclame
Ils sont, à toi, Jésus... »

Vous l'avez chanté, ce beau verset de cantique, mais *après.....?*

Après... « *Nous comprîmes que Dieu nous appelait.* »

A

Œuvre de Mission protestante

EN NOUVELLE-CALÉDONIE

3 districts et *2 ouvriers isolés*

TE OUEST	Voh	Gutope	= Nata	Drap.	1 annexes.	2 adultes baptisés.			Le nombre des adhérents (ou assistants réguliers) est très variable. Impossible pour le moment de le fixer d'une façon précise.
		Ujo	= »	Mélémélé.	—	—			
		Koné	= »	Waziarïm.	3 »	4	»	»	
		Tiéta	= »	Waya.	1 »	—			
		Témala	= »	Sétine.	2 »	2	»	»	
	Koumac...	Gomen	= Nata	Nidoïch.	—	2	»	»	
		Païta	= »	Pitra.	—	2	»	»	
		Koumac	= »	Uéde.	—	5	»	»	
		Néjama	= »	Washitine.	—	3	»	»	
	Poume.	(Œuvre isolée)	Nata	Sétéfano.	3 »	2	»	»	

		Houaïlou	= Nata	Jeimes.	1 annexe.	17 adult. bap.		88 audit. régul. ou adhérents	
OTE EST	Houaïlou..	Waraï	= »	Joané.	2 »	6	»	18	»
		Bâa	= »	Harhén'.	2 »	14	»	147	»
		Monéo	= »	Waïna.	5 »	31	»	260	»
		Mou	= »	Waïbo.	1 »	25	»	70	»
		Nédiwa	= »	Hohane.	1 »	8	»	(?)	—
		Néchakoïa	= »	Jacobo.	3 »	19	»	117	»
		Newawa	= »	Zikoziko.	1 »	12 (?)	»	(?)	—
	Nakety-Sindéa	(œuvre isolée)	Nata	Ipézé.	5 »	49	»	93	»

:SUMÉ : **19 natas — 19 centres** avec *temple* en paille et *case* pour le nata — **31 annexes** — 203 **adultes baptisés** (dont 22 sur la côte Ouest — 181 sur la côte Est) — **793 adhérents** (chiffre [illegible] pour 7 Eglises de la côte Est). Ce chiffre doit s'élever à près de *[illegible]* Est et à 3 ou *400* pour la côte Ouest. — **9 postes nouveaux** [illegible] médiatement si l'on possédait des natas [illegible] sur la côte Est).

B

Une parole traduite en HUIT langues

OU DIALECTES INDIGÈNES

« *DIEU EST AMOUR* » 1 Jean IV, 16.

Maré = Thu era so kei Makaze.
amour *seul*[1] *Dieu*

Lifou = Akötesieti la ihnim.
Dieu *seul* *amour*

Ouvéa = Khong thibi betengi.
Dieu *seul* *amour*

} Iles Loyalty

Koné. Ujo. Gatope = Vatoua nia kondjé Bafoukindjé.
amour *seul* *pour nous* *Dieu*

Koumac. Poume. Gomen. Palta (ces deux dernières tribus avec de légères différences) =
Kaladjalé Kaamak maïda nidan.
amour *le Père* *là-haut* *aux cieux*

Houallou et tous ses environs — jusqu'à **Monéo** =
M'bao shari kafimeari.
Dieu *seul* *bon (ou amour)*

Mou et les tribus au-delà du côté de Ponérihouen =
Droué ka méari.
Dieu *seul* *amour*

Canala-Nakety-Thio = Rhö aeu aneureu.
Dieu *seul* *amour*

(1) « Seul » dans le sens de *seulement* ou *absolument*.

C

Un chant traduit en langue de KONÉ

(« Viens à Jésus, Il t'appelle »)

I. Gae hame me hane hnei Jesu
Gae hame vuhnune
Vuhnune gae hame
Gae hame vuhnune.

II. Kome mulip, kome mulip
Kome mulip vuhnune.
Vuhnune kome mulip
Kome mulip vuhnune.

III. Nyima lixrau, nyima lixrau
Nyima lixrau vuhnune
Vuhnune nyima lixrau
Nyima lixrau vuhnune.

* * *

CE MÊME CHANT TRADUIT EN LANGUE DE *Koumac*

I. Kova ome, koi Jesu
Kova ome ena
Ena kova ome
Kova ome ena.

II. Me co malep, me co malep
Me co malep ena
Ena me co malep
Me co malep ena.

III. Naname ie, naname ie
Naname ie ena
Ena naname ie
Naname ie ena.

D

Résumé de mes frais de voyage

DU 10 AOUT — 28 SEPTEMBRE 1899

Menus frais de voyages, bonne-mains, télégrammes, correspondance et divers.....Fr...	*37 30*
Frais de voyage (et ceux de Kanéné, nata, et Maraba — ce dernier au voyage de retour): Maré à Nouméa, Nouméa dans l'intérieur de la colonie et retour à Maré; bateaux, chevaux, etc.....Fr...	*412 45*
Frais d'hôtel, chambre et nourriture, pour moi, Kanéné, Maraba — et l'équipage de Houaïlou à Canala.....Fr...	*142 35*
Ensemble.....*Fr*...	**592 10**

(Pour le détail des chiffres ci-dessus, voir mes notes journalières ; mais il est à remarquer qu'à maintes reprises des frais m'ont été évités : aimable hospitalité de M. le pasteur Lengereau — invitations chez des colons ou des fonctionnaires — prêt d'un cheval à Houaïlou et à Canala,—sans oublier l'accueil toujours empressé de mes braves natas — et mes marches forcées... sans possibilité de dépense !)

TABLE

LISTE DES GRAVURES

Pages.

1 Panorama de Nouméa. — Vue prise du presbytère protestant (côté gauche)..... 17
2 Les natas de Maré, en mai 1899..... 29
3 Les diacres de Maré, en mai 1899..... 39
4 Les élèves natas de Maré, en mai 1899..... 47
5 Panorama de Nouméa. — Vue prise du presbytère protestant (côté droit)..... 57
6 Temple de Nouméa..... 61
7 Toupila, le chef de Gatope..... 87
8 Types calédoniens (tribu de Gatope)..... 91
9 A Koumac. Masques de guerre..... 109
10 Koumac. Groupe des nouveaux convertis baptisés..... 112
11 Filles du chef de Koumac..... 117
12 Dans la baie de Pam (vue prise du bateau)..... 129
13 Houaïlou..... 135
14 Houaïlou. Vue prise de la maison de l'Arrondissement.. 145
15 La grande case « pilou-pilou » à Bâa..... 153
16 Enfants de Bâa..... 157
17 Avant le culte à Houaïlou..... 171
18 Les natas, ou namiètes, du district de Houaïlou..... 175
19 Les mêmes, avec leurs femmes et leurs enfants..... 183

20 Enfants païens, à Koua..... 193
21 A Canala. Le nata Kanéné et les hommes de l'équipage. 195
22 Le nata Ipézé, sa femme et ses enfants..... 205
23 Pirogue indigène, à Nakéty..... 208
24 A Nakéty : François, Thuki, Maladé et enfants chrétiens. 211
25 Sindéa, près Nakéty. Une tribu protestante..... 217
26 A Maré. Mes trois Calédoniens..... 225
27 Sur la muraille de mon cabinet de travail..... 229

CARTES

1 Nouvelle-Calédonie (Frontispice)..... 6-7
2 Nouvelle-Calédonie et archipel des Loyalty..... 10
3 Nouvelle-Calédonie, îles Loyalty et nouvelles Hébrides.. 12
4 L'île de Maré..... 50
5 District de Voh..... 77
6 District de Koumac..... 105
7 District de Houaïlou..... 139
8 District de Nakéty..... 199

TABLE DES MATIÈRES

Introduction historique..... 9
I. Le départ..... 49
II. A Nouméa..... 59
III. En route vers la côte Ouest..... 65
IV. Koné et ses environs..... 75
V. Le District de Voh..... 83
VI. De Voh à Koumac..... 101
VII. A Koumac..... 109
VIII. De Koumac à Houaïlou..... 125
IX. Premier séjour à Houaïlou..... 133

X. Au nord de Houaïlou..... 151
XI. Dernière journée à Houaïlou..... 169
XII. Koua.. 187
XIII. Canala et Nakéty..... 197
XIV. La fin de l'enquête..... 215
XV. Quelques notes sur le voyage de retour..... 223
XVI. Post-scriptum : *Pour la Nouvelle-Calédonie*..... 231

PIÈCES ANNEXES.....

A. Tableau de l'œuvre de la mission protestante en Nouvelle-Calédonie..... 235
B. Une parole traduite en huit langues ou dialectes indigènes..... 236
C. Un chant traduit en langue de Koné..... 237
D. Résumé de mes frais de voyage..... 238

CAHORS, IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE A. COUESLANT